

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1891

THÈSE

N°

13

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 26 Novembre 1891, à 1 heure

Par AUGUSTE TROUILLET

Né à Chevreuse (Seine-et-Oise), le 11 Janvier 1864

LE LYCÉE SAINT-LOUIS

SON HISTOIRE

Quelques Remarques au point de vue de l'Hygiène scolaire

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

*Juges : MM. { CORNIL, professeur.
 { QUINQUAUD et NETTER, agrégés.*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1891

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1891

THÈSE

N°

15

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 26 Novembre 1891, à 1 heure

Par AUGUSTE TROUILLET

Né à Chevreuse (Seine-et-Oise), le 11 Janvier 1864

LE LYCÉE SAINT-LOUIS

SON HISTOIRE

Quelques Remarques au point de vue de l'Hygiène scolaire

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : MM. { CORNIL, professeur.
QUINQUAUD et NETTER, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
HENRI JOUVE
15, Rue Racine, 15

1891

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M.	BROUARDEL.
Professeurs	MM.	FARABEUF.
Anatomie.....		CH. RICHEL.
Physiologie.....		GABRIEL.
Physique médicale.....		GAUTIER.
Chimie organique et chimie minérale.....		BAILLON.
Histoire naturelle médicale.....		BOUCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....		DIEULAFOY.
Pathologie médicale.....		DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....		TILLAUX.
Pharmacologie.....		REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale.....		HAYEM.
Hygiène.....		PROUST.
Médecine légale.....		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		LABOULBENE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		STRAUS.
Clinique médicale.....		SEE (G.)
		POTAIN.
		JACCOUD.
		PETER.
		GRANCHER.
Maladies des enfants.....		BALL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		CHARCOT.
Clinique des maladies du système nerveux.....		VERNEUIL.
Clinique chirurgicale.....		LE FORT.
		DUPLAY.
Clinique des maladies des voies urinaires.....		LE DENTU.
		GUYON.
Clinique ophthalmologique.....		PANAS.
Clinique d'accouchement.....		TARNIER.
		PINARD.

Professeurs honoraires

MM. A. RICHEL, SAPPEY, HARDY, PAJOT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET.	GILBERT.	NETTER.	RICARD.
BAR.	GLEY.	POIRIER, chef des	ROBIN (Albert).
BLANCHARD.	HANOT.	travaux anatomi-	SCHWARTZ.
BRISAUD.	HUTINEL.	ques.	SEGOND.
BRUN.	JALAGUIER.	POUCHET.	TUFFIER.
CAMPENON.	KIRMISSON.	QUENU.	VILLEJEAN
CHANTEMESSE.	LETULLE.	QUINQUAUD.	WEISS.
CHAUFFARD.	MARIE.	RETERER.	
DEJERINE.	MAYGRIER.	REYNIER.	
FAUCONNIER.	NELATON.	RIBEMONT-DESS.	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 6 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON REGRETTÉ PÈRE.

A MA MÈRE.

A MA GRAND'MÈRE.

A MONSIEUR JOUBIN,

Officier de la Légion d'honneur,
Proviseur du lycée Saint-Louis.

A MONSIEUR PUPIN,

Secrétaire de la Faculté de médecine de Paris,
Officier de l'Instruction publique.

A TOUS MES MAÎTRES DANS LES HOPITAUX.

A TOUS MES AMIS.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :
MONSIEUR LE PROFESSEUR LABOULBÈNE,

Membre de l'Académie de médecine,
Médecin de l'hôpital de la Charité,
Officier de la Légion d'honneur.



PRÉFACE



Nous manquerions au plus sacré de tous les devoirs si nous n'adressions pas ici publiquement l'expression de notre profonde reconnaissance aux hommes qui ont bien voulu s'intéresser à nous pendant la durée de nos études médicales.

Nous ne prétendons pas d'ailleurs payer ainsi la dette que nous avons contractée envers eux, nous désirons seulement leur prouver que celui qu'ils ont obligé conserve précieusement au fond du cœur le souvenir de la bienveillance dont il a été l'objet.

Ces hommes sont MM. Joubin, proviseur du lycée Saint-Louis, Pupin, secrétaire de la Faculté de Médecine de Paris, Laboulbène, Legroux, Marc Sée et Troisier, professeurs agrégés à l'Ecole de Médecine.

Grâce à M. Joubin qui nous a témoigné d'une façon continue un intérêt tout paternel, nous avons pu mener à bien des études rendues encore plus longues et plus difficiles dans les conditions spéciales où nous nous trouvions.

Qu'il reçoive ici l'expression sincère de notre gratitude pour les neuf excellentes années que nous avons passées sous sa direction au lycée Saint-Louis, c'est à lui que nous devons la modeste mais honorable situation à laquelle nous sommes arrivé, nous ne l'oublierons jamais.

Homme de cœur, administrateur émérite, comme il faudrait en souhaiter beaucoup à l'Université, M. Joubin a su développer en nous les sentiments de droiture et de justice qui forment le fond de son caractère, pour lesquels il n'a cessé de lutter et qu'il répand constamment autour de lui.

Par sa bienveillance, par la confiance qu'il a mise en nous, il n'a pas peu contribué à cicatriser sinon à fermer la plaie cruelle que laisse la mort d'un père chéri au cœur d'un bon fils.

Que M. Pupin accepte aussi nos remerciements pour l'intérêt qu'il nous a toujours porté.

Ami et camarade d'école de notre pauvre père, qu'il estimait et qu'il aimait, il a tenu à reporter sur

le fils toute son affection et toute sa sollicitude, nous nous en souviendrons toujours.

Nous devons remercier également M. le professeur Laboulbène dont les conseils ne nous ont jamais manqué et dont la bienveillance a été si grande et si soutenue. Les avis éclairés qu'il nous a prodigués, l'estime dont il nous a honoré ont été pour nous un sérieux encouragement et nous ont soutenu dans les moments difficiles que nous avons traversés. Il y a des dettes dont il est impossible de s'acquitter, celle-là en est une et nous sommes heureux de pouvoir rester le débiteur perpétuel d'un homme auquel nous avons voué une sincère affection.

Que MM. Legroux, Marc Sée et Troisier reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance pour l'intérêt qu'ils nous ont toujours témoigné dans le cours de nos études.

Ils ont compris les exigences de notre situation et n'ont jamais laissé passer l'occasion de nous être utile et de nous venir en aide.

Nous devons faire précéder cette thèse de ces quelques lignes pour bien prouver que nous n'avons pas perdu le souvenir de ceux qui ont été pour nous des guides sûrs et affectueux.

*Nous avons rempli un devoir bien doux, en agissant
ainsi, mais nous ne croyons pas le moins du monde
nous être acquitté.*





INTRODUCTION



Le lycée Saint-Louis, son histoire, quelques remarques au point de vue de l'hygiène scolaire, tel est le titre que nous avons adopté pour notre thèse.

Notre situation particulière au lycée Saint-Louis comme secrétaire de l'administration, nous a mis à même d'étudier de près les questions qui concernent l'hygiène des établissements publics et nous avons pensé qu'il serait utile, après avoir fait l'historique du vieux collège d'Harcourt, qui est devenu presque exclusivement aujourd'hui une école préparatoire aux écoles du Gouvernement, d'indiquer aussi rapidement mais aussi complètement que possible les moyens de sauvegarder la santé des jeunes gens qui y affluent chaque année.

C'est là, nous le croyons, une question qui doit intéresser au plus haut point l'Université et les pouvoirs publics.

Dans une maison, comme le lycée Saint-Louis,

Trouillet.

composée en majeure partie de jeunes gens qui ont terminé leurs études, les règles de l'hygiène doivent être rigoureusement appliquées ; la population scolaire de cet établissement est, en effet, plus apte que partout ailleurs à contracter les germes des maladies infectieuses auxquelles toute agglomération est fatalement exposée.

C'est un devoir strict pour l'Université d'offrir aux familles qui lui confient ses enfants toutes les garanties d'hygiène désirables.

Nous ne voulons pas terminer ces quelques lignes d'introduction sans présenter nos affectueux remerciements à M. l'abbé Bouquet, aumônier du lycée Saint-Louis, au livre duquel nous avons emprunté tout ce qui a rapport à l'historique de l'établissement.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir exposé une étude complète d'hygiène scolaire, des hommes plus autorisés ont traité cette question, notre seule ambition est de penser que nous avons fait œuvre utile et que nous avons acquitté en partie la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers l'administration du lycée Saint-Louis.





HISTORIQUE DU LYCÉE SAINT-LOUIS



Nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de faire précéder cette thèse de l'historique du lycée Saint-Louis, *ancien collège d'Harcourt*. Nous avons emprunté tous les renseignements qui suivent au livre si intéressant que vient de publier, à la librairie Delalain, M. l'abbé Bouquet, aumônier de l'établissement.

C'est en 1280 que Raoul d'Harcourt eut l'idée de fonder un collège destiné surtout à venir en aide aux écoliers peu fortunés de l'Université de Paris. En 1311, son frère Robert continua son œuvre et donna à l'établissement le nom patronymique d'Harcourt.

Les deux frères d'Harcourt, Raoul et Robert, avaient étudié à Paris, où ils avaient mené une vie des plus laborieuses.

En suivant les leçons de la rue du Fouarre, ils avaient été touchés de la triste situation de ces pauvres écoliers « à la toilette en désordre, aux cheveux épars, « n'ayant que le souci d'échapper au supplice de la

« faim qui dévore leurs entrailles, creuse leurs joues,
« fait pâlir leurs lèvres, entoure leurs yeux d'un cercle
« livide et remplace les lys et les roses de la jeunesse
« par un aspect terreux. »

Le tableau journalier de ces misères émut profondément les frères d'Harcourt, et, n'écoutant que leur cœur, ils résolurent de s'intéresser efficacement à cette jeunesse misérable, mais studieuse.

En 1256, Robert de Sorbon leur avait donné l'exemple et ils brûlaient de l'imiter.

En 1270, les jeunes d'Harcourt reçurent les ordres et furent aussitôt appelés aux dignités ecclésiastiques.

Raoul d'Harcourt devint chanoine de Notre-Dame, où il ne tarda pas à se faire une réputation qui décida le roi Philippe le Bel à se l'attacher comme conseiller.

Raoul d'Harcourt, installé définitivement à Paris, reprit alors son idée de créer une maison où il pût recevoir quelques écoliers.

A côté du collège du « Trésorier », se trouvaient, « partie sur la rue des Massons (aujourd'hui rue Champollion), partie sur la rue de la Harpe, quelques vieilles et ruineuses maisons », aux abords de la place de la Sorbonne.

Raoul d'Harcourt en fit l'acquisition en 1280 et les appropriâ aussitôt pour donner asile à un certain nombre « de pauvres estudians, tant en la Faculté des arts que de théologie ».

Cette date de 1280 n'est malheureusement pas basée sur un acte authentique et le seul document qui puisse permettre de la considérer comme vraie, est le suivant :

« En 1280, Raoul d'Harcourt, docteur en droit,
« auparavant archidiacre de Coutances, chancelier de
« Bayeux, chantre d'Evreux, grand archidiacre de
« Rouen et alors chanoine de l'Eglise de Paris, conduit
« par la généreuse pensée qui, dans ce temps, ani-
« mait beaucoup de personnes, commença à établir le
« collège qui, du nom de son fondateur, fut appelé
« collège d'Harcourt. Ce collège était destiné aux
« pauvres écoliers normands des quatre diocèses de
« Coutances, d'Evreux, de Bayeux et de Rouen, dans
« lesquels Raoul d'Harcourt avait occupé les pre-
« mières dignités ecclésiastiques.

« A cet effet, il acheta plusieurs maisons qui mena-
« çaient ruine, les restaura et les fit disposer avec une
« cour pour la commodité des étudiants ; mais pré-
« venu par la mort, il ne put achever cette louable
« entreprise. » (DU BOULAY, *Historia Universitatis*,
Paris, t. III, p. 152.)

Comme on le voit, le collège d'Harcourt fut à ses débuts une fondation bien modeste et on se tromperait singulièrement si l'on voulait comparer cet établissement aux maisons d'instruction modernes, à nos collèges.

C'était alors tout simplement une hôtellerie où les étudiants pauvres étaient assurés de trouver gratuitement le vivre et le couvert.

Ces sortes de collèges étaient administrés par un proviseur ou principal pour l'administration générale, un procureur (l'économe aujourd'hui) pour les revenus et la dépense, un sous-maitre ou sous-principal pour

surveiller les écoliers, un ou plusieurs chapelains pour donner l'instruction religieuse.

A cette époque, il n'est pas encore question de régents ou de professeurs qui n'apparaîtront pour la première fois qu'au xvr^e siècle et seulement dans les collèges les plus importants, — les étudiants suivaient les cours publics de la rue du Fouarre.

A la mort de Raoul d'Harcourt, Robert d'Harcourt, frère du précédent et son exécuteur testamentaire, continua l'œuvre commencée. Il s'occupa de constituer un fonds de revenus suffisants pour l'entretien du collège.

En 1309, Robert d'Harcourt achète en face de l'endroit où Raoul avait établi son collège, de l'autre côté de la rue Saint-Côme ou de la Harpe, des bâtiments connus sous le nom d'hôtel ou de maison d'Avranches.

Cet hôtel se composait de trois maisons qui appartenaient à des chapelains de l'Eglise d'Avranches et il était placé entre l'hôtel des évêques d'Auxerre près de la porte Saint-Michel ou d'Enfer (aujourd'hui l'entrée de la rue Soufflot).

C'est donc en 1311 que l'œuvre commencée par Raoul d'Harcourt fut achevée par son frère Robert, comme le prouvent les quelques lignes suivantes, tirées de l'*Histoire de l'Université*, par du Boulay :

« L'an 1311, la fondation du collège d'Harcourt
« qui avait été commencée, en 1280, par Raoul d'Har-
« court, fut achevée par Robert, son frère, évêque de
« Coutances, qui régla alors en 84 articles les statuts
« de l'établissement.

« Le collège était ouvert à 28 étudiants dans les arts et 12 étudiants en théologie, mais pauvres et « n'ayant pas de quoi se soutenir à Paris pour leurs « études, comme il est dit dans les statuts des maisons « de Sorbonne et de Navarre. »

Robert d'Harcourt mourut à Paris le 7 mars 1315, ayant terminé l'œuvre à laquelle il avait consacré une grande partie de sa vie.

Il ne rentre pas dans notre plan de suivre pas à pas le collège d'Harcourt dans son développement lent mais progressif, cela nous entraînerait trop loin ; nous avons fait connaître les origines du lycée Saint-Louis, tel était notre but.

Disons seulement pour terminer, qu'après avoir eu diverses destinations. ce fut sous la dénomination de collège royal de Saint-Louis que s'accomplit la réorganisation de l'ancienne maison des d'Harcourt. Le 19 octobre 1820, les travaux d'appropriation, confiés à l'architecte Guignet, étaient complètement achevés, et le même mois, la maison était ouverte, comme le mentionne le *Moniteur universel*, dans ses numéros du jeudi 19 et du mardi 24 octobre 1820.

Depuis lors, le lycée Saint-Louis, après les grandes modifications qui datent du percement du boulevard Saint-Michel, remplaçant définitivement la vieille rue de la Harpe, le lycée Saint-Louis, disons-nous, a toujours occupé le même emplacement.

Aujourd'hui, le lycée Saint-Louis a pris parmi les maisons d'instruction une situation toute particulière ; il est devenu presque exclusivement un lycée scienti-

fique, une école préparatoire aux écoles du gouvernement, une sorte d'école de cadets, pour me servir de l'expression de l'un de nos professeurs les plus estimés, orateur de la distribution des prix de 1891.

C'est donc un établissement qui offre un caractère spécial, par sa population scolaire et par son enseignement.

Nous commencerons le chapitre suivant par quelques considérations générales sur l'hygiène.

Nous avons ainsi divisé notre travail, et notre thèse comprendra les chapitres suivants :

1^{er} Chapitre : *Considérations générales.*

2^e — *Topographie du lycée.*

3^e — *Infirmerie.*

4^e — *Alimentation.*

5^e — *Les eaux.*

6^e — *Emploi du temps des élèves ; Questions du surmenage ; Exercices physiques.*





— CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES



Sans vouloir donner une définition complète et exacte de l'hygiène, on peut dire cependant que l'hygiène « a pour but d'établir les règles à suivre pour
« le choix des moyens propres à entretenir et à améliorer l'action normale des organes et par conséquent à prévenir l'apparition des maladies. »

Il n'est pas de questions plus intéressantes, plus dignes d'attirer l'attention que celles qui se rattachent à l'hygiène.

L'avenir de la santé publique, on peut le dire, au point de vue surtout des maladies infectieuses, repose en grande partie sur une application méthodique des règles de l'hygiène.

Nous irons plus loin et nous ne craignons pas de dire que le meilleur moyen de combattre ou plutôt de prévenir la tuberculose, ce mal terrible qui fait tant de ravages, c'est une hygiène bien entendue.

Quand la population peu aisée, quand les ouvriers,

en un mot, auront bien compris l'importance de tous les soins, en apparence inutiles, que l'on ne cesse de leur recommander de prendre, on verra certainement le chiffre de la mortalité s'abaisser et, par suite, la moyenne de la vie humaine augmenter.

Il a déjà été fait beaucoup dans cette voie et nos grands hygiénistes ont rendu des services signalés en répandant et en vulgarisant le plus possible leurs idées.

Mais c'est surtout dans les agglomérations que l'on doit appliquer rigoureusement les principes de l'hygiène : dans les casernes, dans les écoles, dans les lycées, partout, en somme, où une plus ou moins grande quantité de personnes vivent d'une vie commune.

C'est au point de vue de l'hygiène scolaire que nous nous plaçons et nous étudierons plus loin, avec plus de détails, toutes les questions qui se rattachent à cet intéressant sujet.

Dans un établissement comme le lycée Saint-Louis, où les élèves fournissent une somme de travail peut-être encore plus considérable qu'ailleurs, en vue de concours sérieux, il est indispensable de soigner tout particulièrement le corps et d'arriver à cet idéal que l'on cherche toujours à atteindre et que résume la phrase connue : *mens sana in corpore sano*.

Il faut s'efforcer, par tous les moyens possibles, de compenser cette dépense énorme de travail cérébral, qui aurait sans nul doute un retentissement néfaste sur le développement régulier et normal de l'individu.

On ne doit pas oublier, en effet, que les jeunes gens qui fréquentent nos grands établissements sont en pleine période de formation, ou, pour mieux dire, en pleine période de transformation (16 à 21 ans); c'est l'âge critique, l'âge où l'on contracte le plus souvent les maladies graves que l'on peut, jusqu'à un certain point, attribuer à l'excès de travail intellectuel, joint à un manque d'exercices.

Nous aurons à revenir sur ce point lorsque nous traiterons, dans un chapitre spécial, la question, tout à fait à l'ordre du jour, du surmenage.

Il faut donc à tout prix que l'Université s'entoure de toutes les précautions désirables pour sauvegarder la santé de la jeunesse qui lui est confiée.

Si elle a à cœur de former, pour l'avenir, des générations instruites et laborieuses, elle ne doit pas oublier non plus que le cerveau fonctionne mieux quand il est servi par un corps robuste et fort.

L'Université a compris les devoirs qui lui incombent et les nouveaux établissements qui ont été construits répondent actuellement à toutes les exigences hygiéniques; les bâtiments sont spacieux, l'éclairage est perfectionné, le chauffage est sain, les exercices physiques alternent régulièrement avec les classes et procurent aux jeunes gens un délassement nécessaire et salutaire.

Par ce fonctionnement régulier de l'esprit et du corps, l'enfant arrive sans accident à son développement idéal et harmonieux.

En ce qui concerne le lycée Saint-Louis, dont on a

parfois critiqué l'installation au point de vue de l'hygiène il nous sera facile de démontrer, par la suite, combien il y a eu d'exagération dans les accusations qui lui ont été adressées.

Dans toute agglomération d'individus, les maladies épidémiques sont à craindre et dans ces cas, heureusement assez rares, une seule mesure s'impose, la seule efficace : le licenciement qui permet de faire une désinfection complète des locaux.

Mais c'est là une mesure des plus graves, car elle compromet fatalement l'avenir des jeunes gens qui, arrivés à la limite d'âge pour les concours aux écoles du Gouvernement, subissent forcément, de ce fait, une perte considérable de temps.

Le lycée Saint-Louis a été particulièrement éprouvé dans le cours de ces deux dernières années (1889-1890, 1890-1891) ; l'influenza d'abord, la scarlatine ensuite qui a nécessité l'application de la mesure dont nous parlions plus haut.

Nous ne croyons pas, pour notre part, que l'inobservation des règles de l'hygiène ait été pour quelque chose dans ces épidémies qui, toutes deux d'ailleurs, n'ont pas seulement sévi qu'au lycée Saint-Louis.

Des mesures minutieuses sont prises chaque jour et, depuis dix ans, des améliorations nouvelles sont sans cesse introduites qui sont de nature à rassurer complètement les familles qui nous confient leurs enfants.

Nous reviendrons, du reste, en temps et lieu, sur ces questions, lorsque nous traiterons spécialement chaque sujet.

Avant de terminer ce chapitre de considérations générales, il nous a paru intéressant de citer les quelques lignes qu'écrivait, en 1862, dans son *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité*, M. le professeur Ambroise Tardieu :

« La disposition et l'administration des lycées,
« écrit-il, intéressent au plus haut point l'hygiène pu-
« blique ; on comprend, en effet, combien doivent être
« importantes pour les santés individuelles, pour la
« force et la beauté de l'espèce, les règles de l'hygiène
« pendant la jeunesse. A cette période de la vie se
« développent à la fois les qualités morales, l'intelli-
« gence et les forces physiques, et les infractions aux
« lois naturelles de l'hygiène laissent de profondes
« atteintes dans le cours de l'existence. C'est pourquoi
« les lycées doivent être soumis sans cesse, d'une
« façon toute spéciale, à une surveillance pleine de
« sollicitude, plus encore que tous les établisse-
« ments où les hommes se réunissent pour vivre et
« travailler en commun. L'organisation physique des
« enfants ne doit point être sacrifiée au développement
« de l'esprit.

« L'éducation du corps doit être faite au même
« degré que celle de l'intelligence, afin de donner en
« même temps la santé et l'instruction.

« Si tout est donné au travail intellectuel, celui-ci
« a lieu aux dépens des forces physiques, l'enfant ne
« tarde pas à devenir pâle, chétif et valétudinaire.

« Aussi le meilleur système d'éducation est celui qui

« établit un juste équilibre dans l'action des facultés
« intellectuelles et des facultés physiques. »

Puis le professeur Tardieu termine par cette phrase
qui nous servira de texte pour notre chapitre sui-
vant :

« Les lycées doivent être construits sur des points
« élevés, afin d'avoir toute la quantité possible d'air
« pur et d'insolation si nécessaire à la jeunesse. Les
« bâtiments devront être exposés au levant, les murs
« d'enceinte n'étant point dominés par des édifices ou
« de grands arbres qui pourraient intercepter les
« rayons solaires et faire naître de l'humidité sur
« quelques points. »

Nous allons étudier dans le prochain chapitre les
conditions qui paraissent les plus favorables pour la
construction d'un établissement scolaire.





TOPOGRAPHIE DU LYCÉE



Par topographie du lycée, nous entendons parler du choix, toujours difficile et délicat de l'emplacement sur lequel doivent s'élever les bâtiments scolaires.

L'idéal dans cette matière est presque impossible à réaliser dans les grandes villes et surtout à Paris, où les lycées se trouvent forcément au centre de la cité.

Ce qu'il faut rechercher tout d'abord, car c'est l'un des premiers besoins d'une maison d'éducation, c'est l'air, le soleil et l'espace.

On choisira donc un terrain d'une étendue suffisante, bien exposé, autant que possible au sud ou à l'est, exempt d'humidité et dans des conditions complètes de salubrité.

Il est bien certain que si l'on ne devait tenir compte que des seules prescriptions de l'hygiène, la meilleure situation des établissements scolaires serait sans aucun doute hors des villes, à la campagne, où les causes de maladies sont moins nombreuses.

De plus on y trouverait de sérieux avantages au point de vue de la tranquillité et du calme si nécessaires aux travaux de l'esprit.

Assurément les dangers de l'internat qu'on a tant de fois signalés diminueraient sensiblement si les lycées étaient situés à la campagne, et la santé des élèves ne pourrait qu'y gagner.

Mais les lycées ne répondraient plus alors à leur destination et les habitants des villes souffriraient certainement de l'éloignement forcé de leurs enfants.

Les lycées doivent mettre les bienfaits de l'éducation et de l'instruction à la portée du plus grand nombre, c'est pourquoi, de nos jours, ces établissements sont presque tous érigés dans les villes et même dans les centres les plus peuplés.

D'ailleurs si, au point de vue de l'hygiène, la construction des lycées à la campagne est préférable, pour d'autres raisons aussi sérieuses, leur place est marquée dans les villes ; ils s'y trouvent, en effet, à la portée de toutes les ressources que l'on ne peut rencontrer que dans les villes, telles que musées, collections scientifiques et autres ; plus rapprochés des parents des élèves, ils pourront maintenir dans leur intégrité les affections de famille qu'affaiblit quelquefois l'éloignement.

Cette dernière considération n'est pas la moins importante et elle seule militerait en faveur du maintien des lycées dans les villes.

L'Université en a fait, d'ailleurs, l'expérience, nous allions dire la fâcheuse expérience, il y a quelques

années, en construisant près de Paris cependant, à Sceaux, le lycée Lakanal. Au point de vue de l'hygiène, cet établissement est certainement irréprochable, mais les familles ont craint l'éloignement et la population scolaire de cette maison ne justifie pas encore à l'heure actuelle les dépenses énormes qu'elle a nécessitées.

Les lycées doivent donc être construits dans les villes pour répondre aux légitimes besoins des familles ; c'est à l'administration qu'il appartient de s'entourer de toutes les garanties qui sont propres à assurer à ces établissements les conditions d'hygiène et de salubrité les plus importantes dans lesquelles ils doivent être bâtis.

Quand il s'agira de construire un lycée, il sera de toute nécessité de se souvenir d'un certain nombre de prescriptions dont l'inobservation pourrait amener les conséquences les plus graves.

En 1868, le docteur Maxime Vernois résumait ces prescriptions dans ces quelques lignes que nous jugeons intéressant de citer :

« Il faut se placer aux extrémités de la ville, sur une
« partie plus élevée que déclive, fuir le voisinage (au
« moins à 500 mètres) d'un hôpital, d'une caserne,
« d'une grande usine, d'un marché public, d'un cours
« d'eau peu profond et sujet à rester demi-sec en été,
« de prairies marécageuses et de tout établissement
« bruyant ; s'isoler le plus possible de toute habitation
« et disposer ses bâtiments et ses cours de façon que
« les voisins ne puissent avoir des jours sur l'établis-
« sement ; réserver une partie de l'espace pour des

« jardins et des cours ; y planter beaucoup d'arbres ; y ménager un accès facile. »

Indiquons aussi la présence de certaines conditions d'insalubrité dont on doit se préserver entièrement :

Ce sont des cours d'eau ou des égouts souterrains traversant à une très faible profondeur le sous-sol du lycée, l'infection permanente du sol lui-même par des puits dans lesquels vont se perdre les eaux-vannes et les matières de toute nature, l'encaissement des bâtiments en contre-bas, la proximité des cimetières.

La nature du sol sur lequel doivent s'élever les nouvelles constructions doit attirer aussi longuement l'attention.

On choisira, de préférence, un sol sec.

Mais cette sécheresse du sol est une condition difficile à réaliser, le sol étant en général, par lui-même ou par suite de pluies, de la fonte des neiges ou des infiltrations un foyer d'humidité.

Il faut donc s'efforcer d'en éloigner le plus possible les logements pour sauvegarder la santé de ceux qui les habitent.

Le meilleur moyen, pour arriver à ce résultat, est d'employer pour les fondations des matériaux secs et non hygrométriques et de construire sur des caves.

Mais pour que ces caves diminuent efficacement l'humidité du sol, il est de toute nécessité qu'elles soient largement ventilées.

Le lycée Saint-Louis, à ses différents points de vue offre un ensemble de conditions hygiéniques satisfaisant ; tout au plus pourrait-on souhaiter que les bas-

sins qui bordent la rue Racine et qui donnent dans la troisième cour disparaissent définitivement, et qu'avec cette disparition tombent toutes les critiques qui n'ont pas manqué d'être faites à ce sujet.

Le lycée est situé sur une hauteur, avec une façade sur une grande voie, le boulevard Saint-Michel et non loin du jardin du Luxembourg.

Des caves voûtées forment les sous-sols du lycée et empêchent ou diminuent sensiblement l'humidité des logements.

Nous n'avons pas encore parlé d'un élément important dans la construction d'un lycée, à savoir l'étendue du terrain que doit présenter un établissement scolaire.

Les dimensions de ce terrain doivent naturellement être en harmonie avec le nombre et les besoins des élèves et de l'enseignement.

On admet que pour un lycée de 200 pensionnaires et de 60 demi-pensionnaires il faut un hectare et demi au minimum, un lycée de 300 pensionnaires exige deux hectares au moins.

En ce qui concerne le lycée Saint-Louis, surtout depuis sa transformation qui a eu lieu, en 1886, par suite de la suppression de l'internat littéraire, l'espace y est largement suffisant pour les 320 pensionnaires au maximum que l'établissement peut recevoir.

« Le nombre de 300 internes, écrivait le docteur
« Pointe, ne devrait peut-être jamais être dépassé.
« Une des premières conditions de salubrité est
« d'éviter les trop grandes agglomérations d'indi-

« vidus ; la direction devant être exercée par un seul
« chef pourrait devenir difficile avec un personnel plus
« nombreux. »

Nous partageons entièrement l'avis du docteur Pointé, qui s'est occupé avec soin et compétence des questions scolaires, et nous croyons que le mérite d'un établissement n'est pas dans le grand nombre de ses élèves mais dans les bons soins qu'on leur donne pour leur éducation morale et physique.

A côté de ces considérations relatives aux qualités du sol, à l'étendue du terrain, il est une foule de précautions à prendre en vue de la sécurité des élèves et de tout le personnel,

Il est indispensable d'établir sur les lycées des paratonnerres en nombre suffisant pour prévenir les accidents que pourrait occasionner la foudre.

On doit de plus veiller à leur parfait entretien, car sans ces soins minutieux, loin de garantir l'établissement, ils ne seraient pour lui qu'une menace continue.

Il en est de même des mesures à prendre contre l'incendie.

Au lycée Saint-Louis ces mesures sont prises depuis longtemps.

En cas d'incendie, sans parler du téléphone, le poste des sapeurs-pompiers le plus voisin est relié directement par un fil électrique à la loge du concierge, et des secours pourraient ainsi être organisés dans le plus bref délai.

Avant de terminer ce chapitre il nous semble assez

intéressant de décrire la division des locaux telle qu'elle existe aujourd'hui au lycée Saint-Louis.

Dans la plupart des lycées, dans tous les lycées pour mieux dire, on obéit à un principe fondamental qui consiste à partager les élèves en diverses sections suivant leur âge.

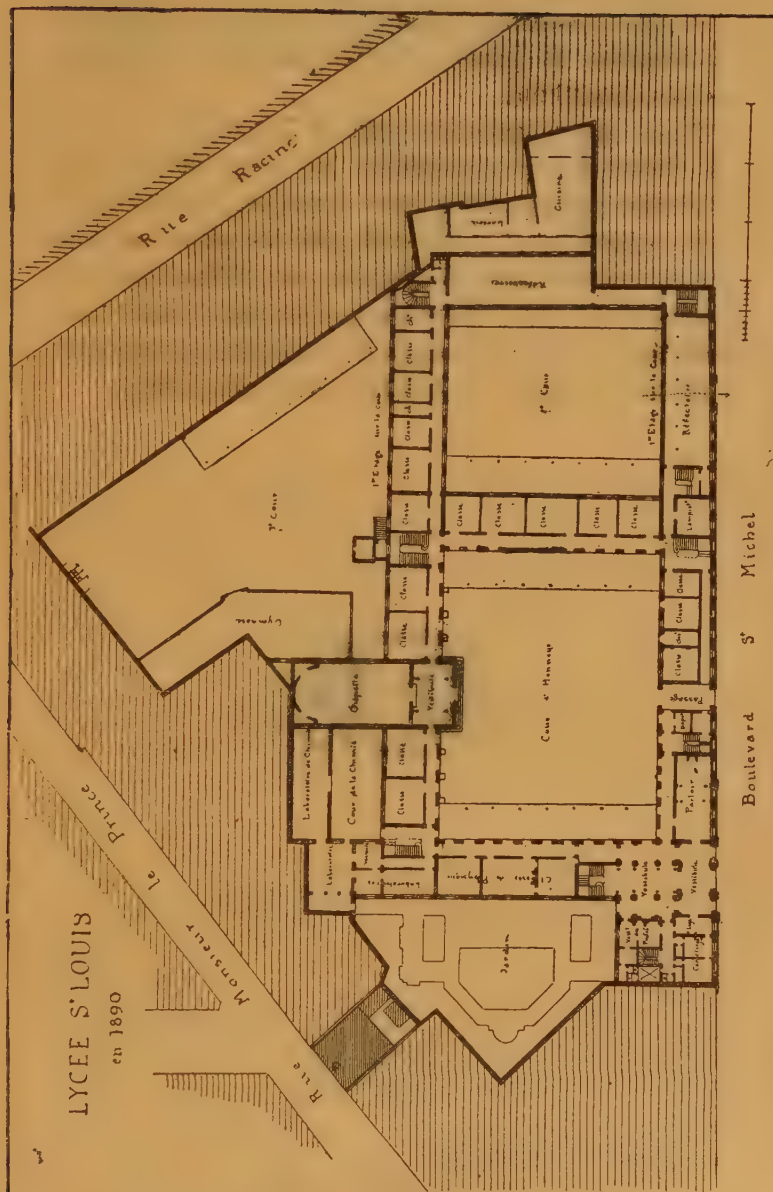
Nous n'insisterons pas sur le bien-fondé de cette mesure qui est basée sur des considérations de moralité et qui est destinée à assurer ce que nous appellerons volontiers une bonne hygiène morale.

Le lycée Saint-Louis se trouve à cet égard dans des conditions toutes particulières ; sa population scolaire est composée de jeunes gens dont l'âge varie de 16 à 21 ans et qui sont distribués en trois cours complètement séparées.

Cette division n'est pas basée sur l'âge des pensionnaires, mais sur les divers examens auxquels ils se préparent.

La première cour est destinée exclusivement aux candidats à l'Ecole polytechnique ; la seconde cour comprend les candidats à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr et à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, et la troisième cour reçoit les candidats à l'Ecole navale et au baccalauréat ès sciences.

Ces trois cours, plantées d'arbres et possédant des marquises pour abriter les élèves en cas de mauvais temps, sont assez spacieuses pour permettre aux pensionnaires de jouer librement et de prendre, après les repas et après le travail, un exercice aussi salubre qu'indispensable.



Nous croyons bien faire en donnant, pour terminer ce chapitre, le plan du lycée Saint-Louis, tel qu'il existe aujourd'hui.

Nous empruntons ce plan à l'excellent livre de M. l'abbé Bouquet, aumônier du lycée Saint-Louis : *L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis* ; livre auquel nous avons déjà pris les plans que nous avons insérés dans le chapitre sur *l'Histoire du lycée Saint-Louis*. Nos lecteurs pourront de cette façon comparer ces divers documents et suivre les transformations successives que l'établissement a subies.





INFIRMERIE



Nous avons pensé qu'un chapitre sur l'infirmerie serait tout à fait à sa place dans cette thèse.

Nous dirons d'abord ce que devrait être une infirmerie de lycée et nous parlerons ensuite de l'état actuel de l'infirmerie du lycée Saint-Louis.

Nous espérons qu'après avoir parcouru ce chapitre, nos lecteurs acquerront la conviction que l'Université ne néglige rien pour que les soins médicaux soient bien donnés, et surtout qu'elle s'efforce, autant que possible, de prévenir l'apparition des maladies afin de les arrêter à leur début et surtout d'éviter la contagion.

Le service de l'infirmerie n'a pas certainement l'importance que l'on serait, de prime abord, tenté de lui accorder,

Une infirmerie n'est pas un hôpital et il y a, en général, dans les lycées si peu d'élèves en traitement, que tout l'art de l'administration doit tendre plus à

prévenir les maladies qu'à organiser de trop larges moyens de les guérir.

N'est-ce pas là d'ailleurs le but que l'on cherche surtout à atteindre dans la pratique médicale ?

En général, les jeunes gens qui sont sous le coup d'une maladie grave ou qui réclame un traitement de longue durée et des soins minutieux, sont repris et soignés par leurs familles.

C'est ce qui a lieu le plus souvent dans les lycées et collèges de province dont la population scolaire est composée d'élèves habitant la contrée.

Mais dans les lycées de Paris et surtout à Saint-Louis qui reçoit des jeunes gens des points les plus divers et les plus éloignés de la France et même de l'étranger, il est de toute nécessité d'avoir une infirmerie bien installée et où des malades atteints sérieusement puissent être soignés pendant toute la durée de l'affection.

Dans ce cas, l'administration remplace la famille qui souvent est trop éloignée pour pouvoir venir à Paris.

C'est là, d'ailleurs, sinon le plus agréable, mais certainement le plus beau rôle du proviseur dans un lycée.

Il remplace au chevet de l'élève malade le père et la mère absents, et quand un malheur arrive, c'est lui qui reçoit le dernier soupir, qui est le confident des dernières pensées du jeune homme qui lui avait été confié.

Douloureuse mais sublime mission pour les hommes

qui comprennent et qui savent accomplir leur devoir dans ce qu'il a de plus pénible !

Voyons donc maintenant quelles sont les meilleures conditions d'une installation pour une infirmerie ?

La première idée qui vienne à l'esprit quand il s'agit de locaux à aménager pour recevoir des malades, c'est que les bâtiments devraient toujours être isolés, complètement isolés.

On a même été plus loin et quelques auteurs ont pensé qu'une infirmerie devrait être placée dans un bâtiment séparé et fort éloigné des autres constructions.

Nous n'allons pas jusque-là et nous sommes d'avis que l'infirmerie doit être établie dans l'endroit le plus retiré et le mieux aéré de la maison et d'un accès facile.

Nous partageons entièrement à cet égard la manière de voir du docteur Pointe qui s'exprime ainsi. « L'infirmerie doit être assez éloignée des lieux occupés par les élèves en bonne santé, pour qu'aucun inconvénient ne puisse résulter de ce voisinage, mais assez rapprochée cependant pour ne causer aucune fatigue et ne point faire perdre de temps à ceux que leur état met dans la nécessité de se rendre à l'infirmerie même plusieurs fois par jour. Comme on le voit, je ne partage pas l'opinion des auteurs qui veulent que l'infirmerie du collège soit placée dans un bâtiment séparé et fort éloigné des autres constructions. Un tel éloignement n'offre aucun avantage pour les élèves gravement malades, et il a beaucoup

« d'inconvénients pour le plus grand nombre, c'est-à-dire pour ceux qui continuent leurs études tout en venant recevoir quelques soins à l'infirmerie. »

Nous pensons donc que l'infirmerie devra toujours être, sinon dans un pavillon isolé, du moins dans l'endroit le plus retiré de la maison.

Autant que possible on évitera le rez-de-chaussée qui est toujours plus humide et où les malades pourraient être incommodés par les bruits de la cour et les allées et venues de leur camarade.

Il vaudra donc mieux installer l'infirmerie au premier étage et faire en sorte que l'escalier qui y conduit soit large et facile à monter.

Ces dispositions qui peuvent paraître peu utiles ont cependant leur raison d'être car, en cas d'accidents, elles permettront de transporter plus commodément les blessés jusqu'à l'infirmerie.

Dans un rapport adressé par M. le docteur Maxime Vernois, à la suite de l'enquête dont il fut chargé, concernant l'état hygiénique des lycées de l'empire en 1867, nous trouvons l'énumération des pièces indispensables à toute infirmerie, nous ne pouvons mieux faire que de les transcrire ici.

Une infirmerie devrait être ainsi composée :

- « 1° Un grand et petit dortoir pour y placer les enfants selon leur âge ;
- « 2° Une ou deux chambres d'isolement pour les affections contagieuses ou les malades agités ;
- « 3° Une salle de travail pour les convalescents ;
- « 4° Un réfectoire ;

- « 5° Un cabinet de consultation pour le médecin, dans
- « lequel peut être placée l'armoire contenant les objets
- « de pansement et les médicaments indispensables ;
- « 6° Une salle d'attente qui sert à la fois de salle de
- « pansement ;
- « 7° Une petite cuisine ou office pour la préparation
- « des tisanes ;
- « 8° Plusieurs pièces pour le logement convenable
- « des sœurs ou des infirmières laïques chargées des
- « soins à donner ;
- « 9° Une chambre spéciale pour un maître près des
- « dortoirs ;
- « 10° Une chambre pour un domestique ;
- « 11° Un cabinet d'aisances ;
- « 12° Une chambre avec une ou deux baignoires
- « mobiles. »

Il n'est pas non plus sans intérêt de donner aux salles de malades les dimensions nécessaires et le cubage d'air maximum.

Si ces dispositions doivent être recherchées dans les dortoirs, elles sont encore plus indispensables lorsqu'il s'agit d'une infirmerie.

Une infirmerie demande plus d'espace et plus d'air qu'un dortoir. De l'espace, encore de l'espace, toujours de l'espace, telle est la règle qu'on ne devrait jamais perdre de vue lorsqu'il s'agit d'établir une infirmerie.

Il faut à tout prix s'efforcer de donner un grand *espace superficiel* à toutes les parties de l'infirmerie et surtout aux dortoirs.

Nous soulignons avec intention les mots espace superficiel, car, comme l'a si bien dit le chirurgien baron Larrey « la hauteur des locaux ne compense
« nullement l'insuffisance de l'espace transversal,
« comme l'a prouvé l'expérience faite pendant la
« guerre d'Italie dans des églises très élevées trans-
« formées en infirmeries.

« Il est d'autant plus nécessaire d'énoncer clairement
« ce principe qu'il entraîne l'écart des lits, l'écart des
« salles et qu'il est très souvent négligé, de sorte que
« l'ensemble des conditions d'espacement n'est pas
« réalisé et qu'on n'obtient pas les résultats cherchés.

« Ainsi, quand on parle de donner de l'espace aux
« malades, ce n'est pas du cubage des salles qu'il
« s'agit ; ce n'est pas de tenir les malades les uns
« contre les autres à la condition de les placer dans
« des salles démesurément hautes : c'est l'espace
« superficiel qu'il faut au malade ; c'est une bonne
« aération, le soleil et la lumière, et tous les éléments
« indispensables d'une bonne hygiène. »

Quant au cubage de l'air par heure et par lit, des opinions diverses ont été exprimées.

Nous allons indiquer ci-dessous les différentes idées émises à ce sujet par des hommes qui ont étudié avec soin cette question.

Cette divergence d'opinions s'explique d'ailleurs par les difficultés sans nombre que l'on rencontre quand on veut trouver une solution à ce problème.

« C'est là, dit M. Becquerel dans son *Traité élémen-*
« *taire d'hygiène privée et publique*, une question

« assez difficile à résoudre ; car la dimension trop peu
« considérable d'un local peut être compensée par le
« renouvellement plus actif et plus facile de l'air respi-
« rable.

« Ainsi, sous ce rapport, tel local, qui est étroit en
« raison de son peu d'étendue ou des meubles qui
« l'encombrent, est plus salubre qu'un autre beaucoup
« plus grand, mais dans lequel cet air ne se renou-
« velle pas aussi facilement. »

M. Peclet, qui s'appuie exclusivement sur la quan-
tité d'air atmosphérique nécessaire pour dissoudre la
vapeur d'eau produite par l'exhalation pulmonaire et
cutanée, trouve que l'homme a besoin de 6 mètres
cubes d'air par heures.

M. Leblanc s'arrête au chiffre de 8 m. c. par heure.

M. Dumas porte cette même quantité de 8 à
10 mètres cubes.

M. Poumet, qui fait entrer beaucoup plus d'éléments
dans la solution de ce problème, porte cette quantité à
20 mètres cubes au minimum par heure et par malade
dans les hôpitaux pour les deux transpirations, la
respiration et l'éclairage.

M. Foy pense qu'il faut, pour les mêmes éléments,
27 mètres cubes d'air par heure.

M. Béclard trouve que 10 mètres cubes d'air, par
heure et par individu, sont suffisants pour la respi-
ration, les deux exhalations et l'éclairage.

M. Becquerel pense qu'on peut prendre, pour
moyenne de ces appréciations différentes, le chiffre de
10 mètres cubes par heure.

Nous croyons pour notre part que le chiffre de 20 mètres cubes d'air pur à 16 degrés centigrades, pour chaque malade et par heure, n'est pas encore assez élevé.

D'ailleurs cette fixation qui était acceptée naguère a été pratiquement démontrée insuffisante, aussi l'administration de Paris en traitant pour la ventilation des pavillons de l'hôpital Lariboisière, a stipulé 60 mètres cubes par heure et par malade.

Nous nous arrêterons pour notre compte au chiffre de 40 mètres cubes par heure et par lit.

Les dortoirs de l'infirmerie devraient toujours, dans ce but, être percés de croisées des deux côtés et, s'ils ne l'étaient que d'un seul, avoir des ouvertures aux deux extrémités.

Le sol sera de préférence parqueté et il est à peine besoin de dire qu'à l'infirmerie, plus que partout ailleurs, une propreté minutieuse est de rigueur.

Dans le cas où le dortoir est chauffé par un calorifère, ce calorifère-poêle occupera le centre de la pièce et sera disposé de manière à contenir une couche épaisse de sable chaud dans laquelle seront tenus les vases renfermant les tisanes.

De plus, on y placera également un vase rempli d'eau, de manière que, par l'évaporation du liquide, l'air du dortoir puisse recouvrer son degré d'humidité naturelle.

Le thermomètre devra toujours marquer au minimum 15 à 16 degrés centigrades.

Les murs seront peints à l'huile et tous les ans, ou

plutôt pendant tous les congés d'assez longue durée, lavés avec une solution phéniquée.

On devra veiller avec grand soin à ce que les lieux d'aisances soient toujours maintenus dans un état de propreté irréprochable et, à cet effet, on usera largement des différentes solutions désinfectantes que la science a mises aujourd'hui à la disposition de tout le monde.

Il en sera de même des déjections des malades, auxquelles on mélangera des préparations désinfectantes telles que le sulfate de fer en poudre ou en solution.

A ces soins qui visent le matériel et les différentes pièces de l'infirmerie, on joindra une application rigoureuse des règles antiseptiques.

L'antisepsie appliquée au traitement des plaies a donné des résultats tellement merveilleux, qu'on ne saurait trop engager les médecins résidents de lycées à s'y astreindre aussi scrupuleusement que possible.

Quoi qu'en dise certain chirurgien qui affecte de ne pas croire à l'efficacité de la propreté la plus élémentaire dans le traitement et le pansement des plaies, nous nous rangeons bien volontiers à l'avis contraire et à la méthode antiseptique que presque tous nos maîtres nous ont enseignée, parce que nous avons la ferme conviction que la propreté et l'antisepsie sont en chirurgie les éléments indispensables d'une prompte et parfaite guérison.

Quand l'antisepsie, avec tous les moyens qu'elle a maintenant à sa disposition : iodoforme, salol, acide phénique, acide borique, sublimé, etc., n'aurait amené que la disparition de la suppuration, ce serait là,

nous le croyons, un titre suffisant pour la conserver et la recommander.

Nous en avons fini avec ces considérations générales sur le service et l'installation des infirmeries, nous allons maintenant étudier le lycée Saint-Louis à ce point de vue particulier et nous ferons suivre ce chapitre d'un plan de l'infirmerie actuelle de l'établissement.

En ce qui concerne la disposition des locaux, on pourra voir, par le plan annexé à ce travail, que la plupart des conditions recommandées par le docteur Maxime Vernois sont appliquées au lycée Saint-Louis.

Pourtant, il n'y a pas de salle de bains, mais cette lacune ne présente pas d'inconvénients graves.

Indiquons tout d'abord la composition actuelle du personnel médical.

Le personnel médical est ainsi composé : Un médecin résident est attaché au lycée et se tient constamment à la disposition de l'administration et des élèves, il est chargé de faire exécuter les prescriptions et ordonnances des médecins agrégés des hôpitaux qui, deux fois par jour, visitent les élèves malades et examinent les entrants.

Il tient en outre un compte exact des cas médicaux et chirurgicaux survenu dans l'année et les consigne sur un registrespécial, *Registre de clinique*, qui contient les noms des élèves entrés à l'infirmerie, la nature de la maladie qui les y amène, le traitement institué, les observations qui ont été recueillies pendant le cours de l'affection et la date de sortie des malades.

Ce registre est, en somme, le casier sanitaire de

chaque élève et l'on comprend l'intérêt qu'il présente au point de vue de la statistique de l'état sanitaire dans les établissements d'instruction.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance et l'utilité de cet emploi de médecin résident qui est une garantie de sécurité pour les familles.

C'est actuellement M. le docteur Bonfils qui remplit ces délicates fonctions depuis de longues années déjà.

Nous ne voulons pas laisser passer l'occasion qui nous est offerte de témoigner ici, à M. le docteur Bonfils, l'expression de notre affectueux attachement et de notre sincère reconnaissance pour les conseils qu'il a bien voulu nous donner. Nous conserverons toujours le précieux souvenir des relations cordiales que nous avons entretenues pendant les neuf années que nous avons passées au lycée Saint-Louis.

Deux médecins des hôpitaux, professeurs agrégés à la Faculté de médecine de Paris, sont attachés à l'établissement. L'un des médecins fait une visite le matin à sept heures et demie ; une seconde visite est faite par l'autre médecin à midi et demi.

Nous n'insisterons pas sur l'importance de ces consultations journalières, elle saute aux yeux.

C'est à l'aide de ces consultations journalières, pratiquées au lycée Saint-Louis deux fois par jour, que beaucoup de maladies sont jugulées à leur naissance ou réduites, dans leurs manifestations consécutives, à un degré très inférieur de gravité.

L'administration des lycées ne saurait donc jamais, à notre avis, se montrer trop sévère pour l'accomplis-

sement régulier de ces visites journalières des médecins. Ce service de la consultation faite avec soin, surtout en temps d'épidémie de quelque maladie que ce soit, peut prévenir le développement d'affections très graves et constitue, en somme, une des premières mesures d'hygiène.

Pour les cas chirurgicaux, un chirurgien des hôpitaux, également professeur agrégé à la Faculté de médecine, est attaché au lycée et se tient à la disposition de l'administration chaque fois que cela est nécessaire.

Dans les lycées de l'Etat, d'ailleurs, grâce à la surveillance active exercée par les professeurs de gymnastique, d'escrime et d'équitation (car ce sont là presque les seuls exercices qui peuvent donner naissance à des cas chirurgicaux) le chirurgien n'a pas souvent à intervenir, mais il est de toute nécessité que les parents sachent que, au besoin, leurs enfants recevraient immédiatement les soins que réclamerait leur situation.

Nous devons dire d'ailleurs, à l'honneur de l'Université, avec le docteur M. Vernois que, pour ce qui concerne la question des épidémies, on peut poser en principe « qu'à part les épidémies de rougeole, de « scarlatine et d'oreillons, inhérentes pour ainsi dire « à l'âge des élèves, les lycées traversent indemnes « toutes les grandes invasions de choléra, de suette, « de variole, de méningite cérébro-spinale, d'angine « couenneuse et de fièvre typhoïde qui désolent les « villes. »

Cela tient certainement à la bonne discipline, à l'ac-

complissement régulier d'un régime bien surveillé et à l'impossibilité d'écarts graves dans les habitudes.

On ne saurait trop proclamer ces faits et les porter à la connaissance des familles pour répondre aux attaques si nombreuses et si injustes des détracteurs de l'Université.

Nous en aurons fini avec le personnel médical du lycée Saint-Louis, quand nous aurons dit que, chaque semaine, un dentiste et un oculiste-auriste, tous deux docteurs en médecine, se mettent régulièrement à la disposition des élèves.

Dans les cas urgents, les élèves peuvent même se rendre au domicile de ces habiles spécialistes et y recevoir des soins immédiats.

Ce sont des sœurs, au lycée Saint-Louis, qui sont infirmières et, s'il nous était permis d'exprimer ici notre opinion en toute liberté, nous dirions bien haut que ces saintes femmes s'acquittent de leur belle mission avec un dévouement et un zèle sans bornes, qui leur ont concilié l'estime et la sympathie de tout le monde.

Etudions maintenant le fonctionnement administratif de l'infirmerie.

Nous en profiterons pour insérer dans ce chapitre les divers règlements qui concernent ce service et qui sont de nature à intéresser nos lecteurs.

Quand un élève entre à l'infirmerie, l'interne du lycée en prévient immédiatement la famille.

Dans certains établissements, on se servait, dans ce cas, d'une lettre imprimée qui relatait seulement le jour et l'heure d'entrée de l'élève à l'infirmerie.

Au lycée Saint-Louis, on a depuis longtemps l'habitude de renseigner plus exactement les familles, et par une lettre manuscrite.

Cette mesure a d'ailleurs été érigée en règle par une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bourgeois, en date du 15 décembre 1890. Cette lettre est ainsi conçue : « Lorsqu'un élève interne
« des lycées entre à l'infirmerie, la famille en est
« généralement informée par une lettre imprimée qui
« relate seulement le jour et l'heure d'entrée de l'élève
« à l'infirmerie.

« Ces renseignements sont insuffisants. Il y aura
« lieu, à l'avenir, de faire connaître, par une lettre
« manuscrite, le résultat de la visite du médecin du
« lycée, la nature et la gravité de la maladie.

« Il est d'ailleurs bien entendu que cet avis sera
« toujours envoyé sous enveloppe cachetée. »

Nous abordons maintenant une question des plus intéressantes : la question des maladies contagieuses, et nous ferons précéder cette étude de quelques considérations sur la vaccination qui trouvent ici naturellement leur place.

Aucun élève n'est reçu aujourd'hui dans les établissements de l'Etat s'il ne présente un certificat médical constatant qu'il a été vacciné ou qu'il a eu la petite vérole et qu'il n'est pas atteint de maladies ou d'infirmités de nature à nuire à la santé des autres élèves.

Au lycée Saint-Louis, on ne se contente pas de ce certificat, et les élèves nouveaux sont tous revaccinés quelque temps après leur entrée dans l'établissement.

Nous ne pouvons que féliciter l'administration de cette sage mesure, car il n'est pas besoin, nous le pensons, d'insister sur les bienfaits de la vaccine qui sont aujourd'hui presque universellement reconnus.

Nous extrayons, à ce sujet, du rapport sur la vaccine, présenté par M. le docteur A. Proust, les lignes suivantes :

« Mais il ne suffit pas de vacciner, il faut revacciner.

« Déjà, peu de temps après la découverte de Jenner, quelques doutes s'étaient manifestés sur la durée de la vertu préservatrice de la vaccine et plusieurs médecins avaient insisté sur l'utilité de revenir, chez une même personne, à une seconde inoculation vaccinale, après un temps donné.

« En France, Chomel, Bouillaud, Hardy, soutinrent ces idées, et les faits observés à l'étranger, en Danemark, en Suède, en Allemagne, leur étaient complètement favorables.

« En Prusse, aucun soldat n'était incorporé dans l'armée sans être revacciné.

« L'histoire de plusieurs épidémies observées en France établit l'influence heureuse des revaccinations sur la marche de la maladie. Dans plusieurs récits d'épidémies de variole, cités par divers médecins et en particulier par Gintrac, les revaccinations pratiquées en masse arrêtaient immédiatement la maladie.

« La variole ne frappe pas indistinctement et au hasard : elle attaque généralement les anciens vaccinés et respecte les nouveaux.

« Les revaccinations pratiquées dans le foyer épidémique, contrairement aux craintes exprimées par quelques médecins, non seulement se sont montrées d'une complète innocuité, mais encore ont arrêté d'emblée les ravages de l'épidémie et en ont éteint le développement ».

Nous n'avons rien à ajouter à ces lignes qui devraient être connues de tous et qui sont appuyées par des statistiques concluantes qu'il ne rentre pas dans notre plan de reproduire et que M. le docteur Proust a citées dans son excellent rapport.

Il serait à souhaiter que, suivant la conclusion de M. le docteur Proust, approuvée par le comité consultatif d'hygiène publique de France, dans sa séance du 27 mai 1889, « une loi rende obligatoire, en France, la vaccination et la revaccination ».

Après cette digression qui nous a paru utile, nous allons examiner maintenant quelles sont les ressources dont dispose l'infirmerie du lycée, en cas d'épidémie.

Nous avons vu, lorsque nous avons énuméré les différentes pièces que doit renfermer une infirmerie, que des chambres d'isolement étaient indispensables.

Ces chambres d'isolement existent au lycée Saint-Louis, mais, à notre avis, ces chambres d'isolement qui se trouvent comprises dans le local même de l'infirmerie, ne sont pas suffisantes pour éviter efficacement la contagion.

Malgré les précautions les plus minutieuses, concernant tout à la fois le matériel et le personnel attaché à l'infirmerie, il est presque impossible, dans ces condi-

tions, de réaliser un isolement complet et irréprochable.

Nous pensons, pour notre part, qu'il faudrait arriver, dans les lycées, comme cela se pratique dans la plupart des hôpitaux, à installer des pavillons isolés pour les maladies contagieuses ; ces pavillons seraient de préférence construits en bois et un personnel spécial y serait attaché.

Nous savons parfaitement que cette installation soulèverait de grosses difficultés, surtout dans les lycées de Paris, où l'espace est assez restreint.

Mais dans les lycées situés à la campagne, rien ne serait plus facile d'entrer dans cette voie et cette organisation constituerait un grand progrès.

Nous voudrions, de plus, voir tous les lycées posséder une maison de campagne, sorte de *sanatorium* ou maison de convalescence où l'on pourrait envoyer les élèves qui, relevant d'une maladie assez longue, pourraient, au bon air, au milieu d'une tranquillité parfaite, reprendre peu à peu leurs forces et se remettre complètement.

Ces maisons de campagne existent pour certains lycées, à Toulouse, en particulier.

Ce serait là, nous le croyons, si elle se généralisait, une excellente mesure et les nombreux avantages que l'on en recueillerait compenseraient largement les nouvelles dépenses qui résulteraient, de ce chef, pour l'Etat.

Les lycées posséderaient ainsi non seulement leur salle de convalescents, mais leur villa de convalescence.

Dans un rapport de M. le Recteur de l'Académie de Toulouse (1888), cette question a été effleurée, nous croyons qu'elle mérite d'attirer l'attention de l'administration supérieure.

A la suite de l'épidémie de scarlatine qui a sévi au lycée Saint-Louis, dans le cours de l'année scolaire 1890-1891, épidémie que les journaux ont aggravée à plaisir et qui a forcé M. le Ministre de l'Instruction publique à avancer les congés de Pâques, il a été décidé que, pendant les grandes vacances, des chambres d'isolement proprement dites seraient installées.

Nous n'atteindrons pas encore la perfection, mais ce sera un grand pas de fait dans la voie que nous indiquions plus haut.

De là à construire un pavillon isolé, il n'y a pas loin, en effet, et nous espérons qu'on y arrivera tôt ou tard.

A la rentrée d'octobre 1891, ces travaux seront terminés et l'infirmerie du lycée Saint-Louis offrira ainsi aux familles toutes les garanties nécessaires qu'elles étaient en droit de réclamer (1).

Nous croyons intéressant, puisque nous nous occupons de l'hygiène du lycée Saint-Louis, de transcrire

(1) Cette annexe de l'infirmerie se compose de trois chambres d'isolement, d'une chambre de convalescents, d'une chambre pour l'infirmière qui, en cas d'épidémie, resterait à demeure dans ces nouveaux locaux, d'une cuisine ou, pour mieux dire, d'une « tisanerie » et d'un cabinet d'aisances.

ci-dessous le rapport de la Commission qui avait été chargée par M. le Ministre de se rendre compte de l'état sanitaire de l'établissement, au moment de l'épidémie de scarlatine.

On y verra que cette Commission, composée de :

MM. Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris ;

Troisier, agrégé de la Faculté, médecin de l'hôpital de la Pitié et du lycée ;

Ollivier, agrégé de la Faculté, médecin de l'hôpital des Enfants et du lycée,

avait décidé qu'il n'y avait pas lieu de licencier.

C'est ainsi que souvent la presse affole les familles, sans raisons suffisantes et qu'elle oblige parfois l'administration à prendre des mesures qui compromettent singulièrement les études des jeunes gens.

C'est ce qui a eu lieu en mars 1891, contrairement au rapport sur l'état sanitaire du lycée Saint-Louis.

Ce rapport constatait que « la situation actuelle « était satisfaisante, qu'il n'y avait à l'infirmerie que « deux élèves en pleine convalescence de la scarlatine. « En tenant compte, ajoutait la commission, des « accidents survenus au lycée ou au dehors on ne « peut pas dire qu'il y ait eu une véritable épidémie, « et avec les précautions prises on peut espérer que « de nouveaux cas ne se produiront pas. En conséquence il n'y a pas lieu de discuter la question de « licenciement. »

Malgré ces conclusions il fut décidé, pour dissiper

les inquiétudes qui s'étaient produites et qu'il importait de calmer, que les vacances de Pâques commencent le dimanche 15 mars et finiraient le lundi soir 6 avril 1891, dans le but de pouvoir prendre toutes les mesures d'assainissement nécessaires et de désinfecter à l'étuve tous les objets de literie du lycée.

Nous n'avons pas à discuter ici cette mesure qui fut plutôt une mesure de prudence qu'une mesure de nécessité et nous n'en avons parlé que pour prouver une fois de plus la sollicitude de l'administration des lycées, vis-à-vis des élèves qui lui sont confiés.

On ne saurait d'ailleurs apporter trop d'attention à cette question des maladies infectieuses et nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile d'insérer dans ce travail, en entier, le texte d'une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, en date du 15 mars 1890.

Cette circulaire contient l'énumération détaillée des prescriptions relatives aux élèves atteints de maladies contagieuses.

« Paris, le 15 mars 1890.

« MONSIEUR LE RECTEUR,

« Dans des circulaires, en date des 25 septembre 1882
« et 1^{er} mars 1888, deux de mes honorables prédé-
« cesseurs, après avoir pris l'avis de l'Académie de
« médecine, vous ont fait connaître la durée de la
« période d'isolement à laquelle doivent être soumis
« les élèves des lycées et collèges atteints de certaines

« maladies contagieuses, ainsi que les précautions à
« prendre tant au point de vue de leur rentrée dans
« l'établissement que pour l'assainissement des locaux
« qu'ils ont occupés et des objets d'habillement et de
« literie dont ils ont fait usage pendant leur maladie.

« Ces prescriptions, j'en suis convaincu, n'ont pas
« été perdues de vue. Toutefois, à la suite d'une
« nouvelle communication qui m'a été adressée par
« l'Académie de médecine, je crois utile de les rappeler
« aux chefs d'établissements, et de signaler en même
« temps à leur attention les mesures à prendre pour
« deux affections également contagieuses qui peuvent
« présenter des dangers pour la salubrité des établis-
« sements, et dont il n'était pas question dans les
« circulaires rappelées plus haut.

« MALADIES DÉJÀ SIGNALÉES

« 1° Les élèves atteints de la varicelle, de la variole,
« de la scarlatine, de la rougeole, des oreillons, de
« la diphtérie ou de la coqueluche seront strictement
« isolés de leurs camarades ;

« 2° La durée de l'isolement sera comptée à partir
« du début de la maladie (premier jour de l'invasion) ;
« elle sera de 40 jours pour la variole, la scarlatine
« et la diphtérie ; de 25 jours pour la varicelle, la
« rougeole et les oreillons. En ce qui concerne la
« coqueluche, dont la durée est extrêmement variable,
« on ne devra autoriser la rentrée que 30 jours après
« la disparition absolue des quintes caractéristiques ;

« 3° Pour les maladies éruptives (variôle, varicelle, scarlatine, rougeole), l'isolement cessera seulement lorsque le convalescent aura pris deux ou trois bains savonneux et aura été soumis à autant de frictions générales huileuses, portant même sur le cuir chevelu ;

« 4° Les vêtements que l'élève avait au moment où il est tombé malade devront être passés dans une étuve à vapeur sous pression, ou soumis à des fumigations sulfureuses, puis bien nettoyés ;

« 5° La chambre qui avait été occupée par le malade devra être bien aérée. Les parois et les meubles seront rigoureusement désinfectés ; les objets de literie seront passés à l'étuve à vapeur sous pression ; enfin, les matelas préalablement défaits seront soumis au même traitement ;

« 6° Dans aucun cas, l'élève qui aura été atteint, en dehors d'un établissement d'instruction publique de l'une des maladies contagieuses énumérées ci-dessus, ne pourra être réintégré que muni d'un certificat du médecin constatant la nature de la maladie et les délais écoulés, et attestant que cet élève a satisfait aux prescriptions indiquées. Enfin, la réception de l'élève restera toujours subordonnée à un examen du médecin de l'établissement.

« MALADIES SIGNALÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

« *Pelade.*

« Les épidémies de pelade ont sévi quelquefois, et dernièrement encore, dans les lycées.

« Pour prévenir la contagion de la pelade, sans
« cependant entraver l'instruction de jeunes gens
« atteints d'une maladie dont la transmission n'est
« pas fatale et dont l'évolution est souvent assez
« longue, l'Académie de médecine conseille l'adoption
« des mesures ci-après :

« Les jeunes peladiques ne pourront être admis que
« sur la présentation d'un certificat du médecin de
« l'établissement attestant la possibilité de recevoir le
« sujet. Ils seront séparés pendant les classes et isolés
« pendant les récréations. Si la présence d'un de ces
« malades, admis ou conservés par tolérance, venait
« à occasionner des cas nouveaux, la tolérance cesse-
« rait aussitôt.

« Pour préserver les sujets sains, les contacts immé-
« diats seront évités en obligeant les peladiques à
« maintenir leur tête couverte ou au moins la partie
« malade. Les autres élèves seront prévenus de
« n'employer aucun objet appartenant à leurs cama-
« rades et particulièrement les objets qui ont été en
« rapport avec la tête et la face de ceux-ci.

« L'échange des coiffures, cause fréquente de trans-
« mission, sera sévèrement interdit. Les objets de
« toilette du malade lui seront exclusivement réservés
« ainsi que sa literie, spécialement les oreillers et tra-
« versins.

« Enfin, comme mesures de prophylaxie générale,
« l'Académie, tout en laissant au médecin traitant sa
« liberté complète, demande que, pendant toute la
« durée de la maladie, les élèves aient les cheveux

« tenus courts sur toute la tête; chaque matin, les
« parties malades seront exactement lavées à l'eau
« chaude et au savon, sans préjudice des moyens
« thérapeutiques que le médecin jugera utile d'appli-
« quer et dont il conserve la plus libre disposition.
« Ces mesures ont pour seul but d'éliminer réguliè-
« rement de la surface de la tête tout élément qui y
« serait déposé, et qui pourrait être un agent de trans-
« mission; elles sont absolument de rigueur. Il sera
« prudent de les continuer longtemps après la guérison
« confirmée, non seulement pour assurer celle-ci, mais
« encore pour prémunir les sujets sains contre la
« contamination directe ou indirecte, au cas, très
« fréquent, de guérison imparfaite ou de récurrence.
« Enfin, tous les objets ayant été en contact avec la
« tête des peladiques seront désinfectés, sinon détruits.
« Cette mesure est nécessaire, même pour le peladique,
« qui peut être réinfecté par ses propres coiffures.

« *Tuberculose.*

« Il me reste, Monsieur le Recteur, à vous entre-
« tenir de la tuberculose, dont l'Académie de médecine
« signale les progrès menaçants, et je ne saurais
« mieux faire que de vous communiquer les conclu-
« sions adoptées à ce sujet par la haute Assemblée
« dans sa séance du 28 janvier 1890 :

« 1° La tuberculose est une maladie parasitaire et
« contagieuse ;

« 2° Le microbe, agent de la contagion, existe sur-

« tout dans les poussières qu'engendrent les crachats
« desséchés des phtisiques et le pus des plaies tuber-
« culeuses ;

« 3° Le plus sûr moyen d'empêcher la contagion
« consiste donc à détruire les crachats et le pus, avant
« leur dessiccation, par l'eau bouillante et par le feu ;

« 4° Le parasite se trouve aussi quelquefois dans le
« lait des vaches tuberculeuses ; il est donc prudent
« de n'employer le lait qu'après l'avoir fait bouillir ;

« 5° L'Académie appelle l'attention des autorités
« compétentes sur les dangers que les tuberculeux
« font courir aux diverses collectivités dont elles ont
« la direction, telles que lycées, collèges, etc.

« En me transmettant ces conclusions, M. le Secré-
« taire perpétuel de l'Académie de médecine fait
« remarquer que les quatre premiers paragraphes
« sont d'ordre exclusivement scientifique et s'adressent
« surtout au corps médical. Le dernier paragraphe, au
« contraire, est pour ainsi dire d'ordre purement
« administratif, et l'Académie ne se dissimule pas les
« difficultés que présentera l'application de toute
« mesure de 'prophylaxie' vraiment efficace dans les
« établissements d'instruction.

« Isoler de ses camarades, ou rendre à sa famille
« un jeune homme, sous prétexte d'un état de santé
« dont ni lui, ni les siens ne soupçonnent et ne doi-
« vent soupçonner la gravité, est en effet chose bien
« délicate. Une décision aussi grave, entraînant des
« conséquences aussi sérieuses, ne devra jamais être
« prise que sur l'avis fortement motivé du médecin de

« l'établissement, et même après consultation de plu-
« sieurs médecins. Mais avec quelle prudence les chefs
« d'établissement ne devront-ils pas s'efforcer de justi-
« fier, même un simple isolement, à plus forte raison,
« l'exclusion, aux yeux de l'élève et de sa famille qui
« ne se doutent pas du danger dont ils sont menacés ;
« quelles ingénieuses raisons ne devront-ils pas invo-
« quer pour leur persuader que ces mesures sont
« prises uniquement dans l'intérêt du sujet lui-même.

« Ce ne sera pas trop du tact le plus délicat pour
« mener à bien une pareille mission. Mais je connais
« le dévouement de nos fonctionnaires, et l'intérêt
« qu'ils portent aux enfants confiés à leurs soins, et je
« sais d'avance qu'ils sauront, le cas échéant, apporter
« toute la prudence et tous les ménagements néces-
« saires à l'accomplissement du pénible devoir qui
« pourrait leur incomber.

« En terminant, Monsieur le Recteur, je n'ai pas
« besoin d'insister auprès de vous sur l'importance de
« la présente circulaire. Je vous prie de vouloir bien
« en faire parvenir un exemplaire à MM. les Inspec-
« teurs d'Académie, Proviseurs et Principaux des
« lycées et collèges de garçons, à M^{mes} les Directrices
« des lycées, collèges et cours secondaires de jeunes
« filles de votre ressort, ainsi qu'aux médecins de ces
« établissements, et je vous serai obligé de veiller per-
« sonnellement à l'exécution des dispositions qu'elle
« contient.

« *Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,*

« Signé : A. FALLIÈRES. »

Nous ne pouvons donc que nous associer à ces mesures si sages et nous pensons que leur application rigoureuse dans les établissements scolaires diminuera sensiblement les cas de maladies contagieuses ou du moins en atténuera singulièrement la gravité.

Si l'on veut bien reconnaître avec quelle attention minutieuse le personnel médical des lycées est choisi, on sera facilement convaincu que les élèves des établissements de l'Université sont assurés de trouver, pendant le cours de leurs études, les soins les plus éclairés et les plus dévoués.

A cette époque où le régime de l'internat est battu si fortement en brèche, nous avons jugé qu'il ne serait pas inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les différentes ressources dont disposent les infirmeries des lycées. Certes, l'internat n'est pas irréprochable, mais, pour notre part, nous pensons qu'il est nécessaires et que ce serait méconnaître absolument les intérêts des familles peu aisées que de le supprimer.

Et d'ailleurs, par quoi le remplacer ? Avant d'avoir trouvé cette solution difficile, conservons donc l'internat en y apportant toutes les améliorations nécessaires et en augmentant le plus possible le bien-être des élèves au point de vue de l'alimentation et de l'hygiène,

Nous aborderons dans le prochain chapitre la question si intéressante de l'alimentation, mais, avant de terminer celui-ci, nous voulons parler d'un cas qui se présente parfois dans les établissements de l'Etat et qui a trait à l'infirmerie.

Il arrive parfois que des familles demandent à l'administration des lycées l'autorisation de conduire leurs enfants à des médecins spécialistes étrangers à l'établissement.

Quoiqu'il y ait, en pareille occasion, des susceptibilités à ménager, des convenances à garder vis-à-vis des médecins éminents attachés au lycée, M. le Ministre de l'Instruction publique, pour faire droit à certaines réclamations, a décidé qu'il y avait lieu d'accorder ces permissions, voulant ainsi laisser aux familles leur entière liberté, tout en dégageant la responsabilité des administrateurs.

Voici, d'ailleurs, le texte de la circulaire adressée par M. le Ministre à M. le Recteur de l'Académie de Paris. Cette circulaire, en date du 18 mars 1891, a été communiquée à tous les chefs d'établissements universitaires et elle est ainsi conçue :

« Je suis informé que dans quelques lycées les
« parents d'élèves atteints d'une affection qui exige les
« soins d'un spécialiste, n'ont pu obtenir l'autorisation
« de conduire leurs enfants auprès du médecin de
« leur choix, sous prétexte que l'établissement offre
« toutes les ressources.

« Je n'ai pas besoin d'insister auprès de vous sur
« les inconvénients de refus de ce genre et sur la res-
« ponsabilité qu'ils peuvent quelquefois imposer à
« l'administration des lycées.

« Je vous prie en conséquence de vouloir bien
« inviter immédiatement MM. les Proviseurs à donner,
« le cas échéant, toute facilité aux familles pour con-

» duire leurs enfants chez le médecin dont elles auront
« fait choix. »

Cette mesure très libérale s'imposait et elle a été accueillie favorablement par les familles qui, d'ailleurs, ont compris qu'il ne fallait pas abuser de cette liberté qui leur était accordée.

Aussi, les autorisations de ce genre sont-elles très rarement demandées et, dans ces cas exceptionnels, les administrations des lycées sont maintenant couvertes par une circulaire ministérielle et ne font aucune difficulté pour y faire droit.

Nous terminerons ce chapitre par deux tableaux indiquant : le premier, le mouvement des élèves à l'infirmerie et les affections pour lesquelles ils ont été soignés du 1^{er} décembre 1882 au 1^{er} décembre 1883 ; le second contiendra les mêmes renseignements du 1^{er} décembre 1889 au 1^{er} décembre 1890.

Nous avons choisi ces deux dates différentes à cause de la transformation qu'a subie le lycée Saint-Louis, lorsque l'on a supprimé l'internat littéraire.

Mais nous devons faire remarquer, pour ne pas être accusé d'inexactitude voulue que, dans la plupart des lycées et surtout en province, lorsqu'un élève est gravement malade, les parents ou les correspondants le reprennent chez eux.

Les tableaux suivants seront donc d'une exactitude complète sous la réserve des réflexions dont je les ai fait précéder.

Nous n'avons pas voulu faire une statistique plus complète, c'est-à-dire portant sur un nombre d'années

plus considérables ; nous avons voulu seulement donner à nos lecteurs une idée des affections qui peuvent se présenter dans les lycées et qui d'ailleurs, comme il sera facile de le voir en consultant les tableaux suivants, se réduisent à un nombre très restreint au point de vue de la variété.

Nous avons adopté dans ces tableaux l'ordre alphabétique, mais nous indiquerons par un chiffre mis entre parenthèses, à côté du nombre des cas observés, le rang de fréquence des affections.

1^o TABLEAU faisant connaître exactement le mouvement des élèves à l'infirmerie et les diverses affections qui se sont présentées du 1^{er} décembre 1882 au 1^{er} décembre 1883.

NATURE DE LA MALADIE	NOMBRE DE CAS	NATURE DE LA MALADIE	NOMBRE DE CAS
Abcès dentaires	4	Gastralgie	7
Abcès de la marge de l'anüs ..	1	Gingivite	1
Abcès de la paume de la main ..	2	Hémoptysies	2
Adénites	3	Hémorroïdes	1
Amygdalites	8	Hydarthrose du genou	3
Angines	88 (1)	Ictère	1
Bronchites simples	8	Indigestions	12 (8)
Céphalalgie	6	Kératite	1
Clous	7	Léthargie	1
Coliques sèches	7	Lumbago	1
Coliques et diarrhée	20 (5)	Luxation de l'épaule	1
Conjonctivites	2	Migraine	21 (4)
Constipation	9	Névralgie	8
Contusions et excoürations	20 (6)	Orchite traumatique	1
Courbatures	81 (2)	Oreillons	11 (9)
Eczémas	2	Orgelet	3
Embarras gastriques	54 (3)	Panaris	1
Entéralgie	10 (11)	Pleurésie	1
Entorses	7	Pleuro-pneumonie	1
Erysipèles de la face	3	Rhumatismes	11 (10)
Fièvres intermittentes	1	Rougeole	2
Fièvre typhoïde	1	Stomatite	1
Fluxions dentaires	3	Torticolis	2
Fracture de côte	1	Trachéite et laryngo-trachéite ..	19 (7)
Fracture du radius	1		

2° TABLEAU faisant connaître exactement le mouvement des élèves à l'infirmerie et les diverses affections qui se sont présentées du 1^{er} décembre 1889 au 1^{er} décembre 1890.

NATURE DE LA MALADIE	NOMBRE DE CAS	NATURE DE LA MALADIE	NOMBRE DE CAS
Abcès.....	4	Fièvre typhoïde.....	1
Abcès dentaires.....	5	Hémoptysie.....	1
Adénites.....	3	Hernie (Pointe de).....	1
Amygdalites.....	2	Hydarthrose du genou.....	1
Angines.....	40 (1)	Ictère.....	1
Bronchites simples.....	15 (4)	Indigestions.....	5
Bronchite capillaire.....	1	Impetigo du pied.....	1
Céphalalgie.....	7 (5)	Migraine.....	7 (6)
Clous.....	6	Névralgies.....	4
Coliques sèches.....	1	Oreillons.....	2
Conjonctivites.....	2	Otite externe.....	1
Constipation.....	2	Pâlipitations.....	1
Contusions.....	3	Panaris.....	1
Courbatures.....	27 (2)	Pérityphlite.....	1
Diarrhée et coliques.....	4	Pleurésie.....	1
Embarras gastriques.....	24 (3)	Pleurodynie.....	4
Entéralgie.....	4	Pneumonie.....	1
Entorses.....	4	Scarlatine.....	1
Erysipèle de la face.....	1	Trachéite.....	6
Grippe (Influenza).....	(*)	Varicelle.....	6

(*) Nous n'avons pas indiqué le chiffre exact des malades qui ont été atteints de la grippe, l'épidémie d'influenza qui a sévi partout n'a épargné au lycée ni les élèves, ni le personnel qui tous lui ont payé leur tribut. Cette épidémie a motivé le licenciement des élèves du 22 décembre 1889 au 13 janvier 1890.

A côté de ces tableaux il nous a paru intéressant de donner le chiffre des décès qui se sont produits au lycée même, du 1^{er} janvier 1883 au 31 juillet 1891, soit une période de huit ans et demi.

Dans ce laps de temps nous avons relevé cinq décès.

Ce chiffre se passe de commentaires si l'on veut bien songer au nombre de pensionnaires du lycée Saint-Louis (320 depuis 1886, 500 avant cette date).

D'après des renseignements exacts qui nous ont été fournis par M. le docteur Bonfils, médecin-résident de l'établissement, nous pouvons poser en principe que, même en tenant compte des décès qui se sont produits en dehors du lycée, la moyenne des morts est d'une par année.





DE L'ALIMENTATION



Nous abordons dans ce chapitre une des questions les plus intéressantes qui puissent se poser à propos de nos grands internats et surtout à propos du lycée Saint-Louis dont la population scolaire se compose de jeunes gens ayant de 16 à 21 ans.

Dans un rapport sur le régime alimentaire des lycées de Paris (29 avril 1853), que M. le docteur Bérard adressait à M. le Ministre, nous trouvons les lignes suivantes que nous croyons devoir citer en commençant ce chapitre.

« L'objet sur lequel vous avez dirigé notre attention méritait bien d'exciter votre sollicitude. Vous avez voulu qu'à la culture intellectuelle et morale on joignit, dans les établissements de l'État, l'emploi, bien entendu, des soins physiques qui favorisent le développement du corps. Vous avez compris que la santé et une certaine vigueur de la constitution devait porter leur assistance aux travaux de l'esprit.

« Vous n'avez négligé aucun des moyens par les-
« quels l'éducation peut modifier, améliorer la nature
« de l'homme. L'alimentation tient une place impor-
« tante parmi ces modificateurs.

« Si, chez l'adulte les effets d'une alimentation insuf-
« fisante peuvent être temporaires, comme leur cause,
« il n'en est plus de même chez les enfants; ceux-ci
« conservent toute leur vie les traces d'un développe-
« ment imparfait.

« C'est que dans les premières années l'aliment ne
« doit pas servir seulement à l'entretien, mais encore
« à l'accroissement du corps.

« L'alimentation insuffisante est d'autant plus dan-
« gereuse que d'ordinaire ses effets sont méconnus;
« ce n'est pas précisément un état maladif qu'elle
« occasionne, mais le corps n'arrive pas aux propor-
« tions qu'une meilleure hygiène lui eût permis d'at-
« teindre; l'intelligence sera servie désormais par des
« organes débiles et peu capables de lui prêter leur
« concours. »

On ne saurait trop, en effet, surveiller ce qui concerne l'alimentation, tant au point de vue de la quantité qu'à celui de la qualité et de la préparation. Ce que disait, en 1853, M. le docteur Bérard, président de la commission qui avait été chargée, avec MM. les docteurs Alibert, Gillette et Levraud, de faire une enquête sur cette intéressante question, reste vrai aujourd'hui et nous verrons ultérieurement, par simple comparaison, que de grands progrès ont été réalisés dans la nourriture des lycées et collèges.

Le régime alimentaire fixé par l'arrêté ministériel, en date du 1^{er} septembre 1853, a été depuis, amélioré notablement et à plusieurs reprises ; il nous a paru intéressant de rapprocher du passage que nous citons plus haut les lignes extraites du rapport de M. Brouardel, en date du 5 juin 1888.

Ce rapport a été adressé par M. le Doyen de la Faculté de médecine de Paris, à M. le Ministre de l'Instruction publique après avoir, sur sa demande, étudié la question avec une commission spéciale nommée par le conseil de la Faculté et composée ainsi qu'il suit :

M. Brouardel, président ;

MM. Bouchard, Proust, Gautier, Ch. Richet et Strauss, professeurs à la Faculté de médecine.

Ce rapport commence ainsi :

« L'objet sur lequel vous nous avez demandé notre avis était digne de toute notre attention.

« Il s'agit de jeunes gens âgés de 16 à 21 ans et auxquels est demandé un travail intellectuel considérable.

« Ces jeunes gens présentent une double condition qui fait que leur régime alimentaire doit être l'objet d'une sollicitude spéciale.

« Leur âge est celui du développement définitif du corps.

« Comme pour les enfants proprement dits, et peut-être d'une façon plus impérieuse encore, l'aliment qui leur est offert doit constituer non seulement une ration d'entretien, mais une ration d'accroissement.

« Une alimentation insuffisante serait d'autant plus
« fâcheuse, dans ses effets, que le travail intellectuel
« exigé de ces élèves est très actif.

« Or, le travail cérébral est une source de déperdi-
« tion des forces au moins aussi considérable que le
« travail musculaire, et nécessite, comme lui, non pas
« seulement une ration d'entretien, mais une ration de
« travail.

« La nature même du travail cérébral, comparée
« au travail musculaire, crée des nécessités alimentaires
« spéciales.

« Il importe de suppléer à l'absence d'exercice mus-
« culaire par des aliments facilement assimilables et
« suffisamment nutritifs, sous un petit volume. Une
« alimentation copieuse, mais peu substantielle, pauvre
« en substances azotées, exerce une mauvaise influence
« sur le travail cérébral lui-même en entraînant la di-
« latation de l'estomac et ses conséquences habituelles,
« la lassitude, la somnolence, la céphalée.

« Plus la digestion est lente et laborieuse, moins
« les fonctions cérébrales ont de plénitude et
« d'activité. »

Comme on le voit, ces deux extraits présentent, dans leur ensemble, plus d'une analogie, mais nous devons faire remarquer que le second envisage la question de l'alimentation à un point de vue plus restreint. Il s'occupe spécialement, comme nous le verrons quand nous donnerons les conclusions de la commission des élèves des écoles normales d'instituteurs qui ont été

assimilés aux « extra-grands et grands » des lycées et collèges.

C'est d'ailleurs le lycée Saint-Louis que la commission a surtout étudié sous ce rapport parce qu'il lui a paru particulièrement intéressant à cet égard, puisque sa composition scolaire se compose exclusivement « d'extra-grands et de grands ».

La commission attire spécialement l'attention de l'autorité supérieure sur la quantité de viande de boucherie à assurer à chaque élève.

« Une vérité diététique fondamentale, c'est que tout homme qui travaille du cerveau doit mettre dans son estomac les substances les plus alibiles sous le plus petit volume (extrait du rapport du 5 juin 1888). »

La viande remplit fort bien ces conditions, dans ce sens qu'elle est l'aliment le plus réparateur et le plus facilement assimilable.

Il ne serait possible de remplacer la viande dans l'alimentation de l'homme que par l'emploi d'une quantité considérable de substances végétales et par l'usage excessif et dès lors nuisible des œufs, du laitage et de ses préparations.

150 à 200 grammes de viande cuite, désossée et parée, par jour et par tête, sont, d'après la Commission, la quotité suffisante mais sur laquelle aucune réduction ne saurait et ne devrait être tolérée.

Autant que possible, cette viande devrait être donnée rôtie ou grillée, car, ainsi préparée, elle présente des propriétés nutritives et une digestibilité plus grandes que si elle était bouillie.

La *variation* dans la composition des repas ne doit pas non plus être négligée, bien au contraire, elle est digne d'attirer une attention toute particulière.

Les fonctions digestives se trouveront bien d'une certaine variété.

Eviter la monotonie dans la composition des menus, veiller à ce que le retour périodique des mêmes plats, préparés de la même façon, ne soit pas trop fréquent, telle devrait être la préoccupation constante des économes des lycées.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur l'importance de cette recommandation quand nous nous occuperons spécialement de l'alimentation des maîtres nourris dans le lycée.

Nous réservons aussi, pour en faire l'objet d'un chapitre spécial, la question si intéressante de l'eau que la commission n'a pas manqué d'aborder dans son rapport.

A la suite de cette enquête et après avoir pris connaissance du rapport que nous venons d'analyser, M. le Ministre de l'Instruction publique a pris un arrêté (17 décembre 1888) qu'il n'est pas sans intérêt de citer et que nous transcrivons ci-dessous :

« LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
« ET DES BEAUX-ARTS,

« Vu le rapport, en date du 5 juin 1888, de la com-
« mission spéciale nommée par le conseil des profes-
« seurs de la Faculté de médecine de Paris pour

« l'examen du régime alimentaire des écoles normales
« d'instituteurs et d'institutrices,

ARRÊTE,

« ARTICLE PREMIER. — Les quantités moyennes de
« vin et de viande qu'il convient de servir aux élèves-
« maîtres des écoles normales primaires sont fixées
« ainsi qu'il suit par jour et par tête :

« Viande cuite, désossée et parée, 170 grammes (1);

« Vin, 33 centilitres par jour ;

« La quantité de cidre sera au moins double de
« celle du vin. Pour la bière, la quantité sera double, s'il
« s'agit de bière forte ; triple, s'il s'agit de bière faible ;

« ART. 2. — Les maîtres et maîtresses internes re-
« cevront 200 grammes de viande ; les maîtres, 1 litre,
« les maîtresses, 50 centilitres de vin.

« ART. 3. — Les directeurs et directrices sont invités
« à veiller d'une manière toute particulière sur la qua-
« lité de l'eau utilisée pour l'alimentation des élèves et
« à ne se servir pour cet usage que d'eau potable pure et
« à l'abri de toute contamination ou, à défaut, d'eau
« filtrée avec le plus grand soin.

« E. LOCKROY. »

Telles étaient les conclusions auxquelles la commis-
sion s'était arrêtée le 5 juin 1888 en ce qui concerne
les quantités de viande et de vin à donner aux élèves-

(1) Le rendement moyen de la viande crue et non désossée peut
être évalué de 44 à 48 pour 100.

maîtres des écoles normales primaires (extra-grands des lycées).

Nous ne croyons pas inutile de renseigner, à ce propos, le lecteur sur les différentes catégories admises dans les lycées au point de vue de l'alimentation.

On a divisé les élèves, suivant leur âge, en cinq catégories :

- 1° Extra-grands ;
- 2° Grands ;
- 3° Moyens ;
- 4° Petits moyens ;
- 5° Petits ;

et le décret du 12 avril 1880 fixait ainsi les quantités de viande et de vin servies à chaque repas aux élèves des lycées Louis-le-Grand, Saint-Louis, Henri IV et Vanves :

Portion de viande cuite lorsqu'il n'y a qu'un seul plat de viande :	Ration d'abondance (1) :
100 gr. — 1 ^{re} catégorie (extra-grands)	30 centilitres.
85 gr. — 2 ^e catégorie (grands)	
70 gr. — 3 ^e catégorie (moyens)	25 centilitres.
60 gr. — 4 ^e catégorie (petits moyens)	
50 gr. — 5 ^e catégorie (petits)	20 centilitres.

Comme on le voit, ce règlement du 12 avril s'arrêtait au chiffre de 100 grammes par élève et par repas pour les extra-grands au lieu du chiffre de 85 grammes

(1) Le vin entrant pour 2/5 dans la composition de l'abondance.

que proposait la commission, le 5 juin 1888, et qui était ratifié par l'arrêté ministériel en date du 17 décembre 1888.

Mais la commission avait soin d'ajouter qu'aucune réduction ne saurait être tolérée sur ce chiffre de 170 grammes de viande par jour et par tête.

Dans une circulaire en date du 10 mai 1890, adressée à M. le Recteur, M. le Directeur de l'enseignement secondaire fait connaître les vœux exprimés par la commission chargée d'étudier les améliorations à introduire dans le régime alimentaire des établissements publics d'enseignement secondaire.

Le poids moyen de 170 grammes de viande cuite, parée et désossée, que la commission du 5 juin 1888 avait fixé, semble un peu faible pour les grands élèves.

La nouvelle commission estime que c'est un tort de donner aux grands élèves une quantité plus petite qu'aux maîtres et aux maîtresses.

En réalité, les élèves exigeraient plutôt une quantité plus grande, car, de 16 à 20 ans, ils acquièrent à peu près leur poids normal; les pertes résultant de la désassimilation sont à cet âge beaucoup plus fortes que plus tard. Le jeune enfant perdant environ 1 gramme par kilogramme de son poids par jour, l'adolescent perd environ 50 centigrammes et l'adulte seulement 30 centigrammes. L'élève de 16 à 20 ans devrait donc recevoir non seulement une ration de travail égale à celle des maîtres, mais aussi une plus forte ration d'accroissement et de réparation.

C'est une erreur commune de croire que les ouvriers

qui travaillent de leurs mains au grand air ont besoin de consommer beaucoup plus de viande que les travailleurs de la pensée.

Le travail intellectuel use, au contraire, davantage et réclame une réparation plus soutenue.

A la suite de ces discussions, la commission émet le vœu suivant et propose les quantités de viande et de vin que nous indiquons ci-dessous, et qui se rapprochent d'ailleurs des chiffres que portait le règlement du 12 avril 1880 pour la catégorie des extra-grands.

Les élèves sont classés en trois catégories au lieu de cinq, et nous croyons que cette classification d'après l'âge est préférable.

Grands (de 16 ans et au dessus). — 200 gr. par jour, viande cuite, parée et désossée, ou 100 gr. par repas.

Moyens (de 11 à 16 ans). — 160 gr. par jour, viande cuite, parée et désossée, ou 80 gr. par repas.

Petits (de 7 à 11 ans). — 120 gr. par jour, viande cuite, parée et désossée, ou 60 gr. par repas.

VIN PUR

Grands. — 15 centilitres par élève et par repas.

Moyens. — 12 centilitres par élève et par repas.

Petits. — 10 centilitres par élève et par repas.

Nous verrons bientôt, lorsque nous nous occuperons spécialement du lycée Saint-Louis, que les vœux

exprimés par la commission sont devenus pour cet établissement des réalités.

Les poids de viande représentent, pour ces diverses catégories d'enfants, environ les $\frac{2}{5}$ des matières azotées nécessaires à leur alimentation normale.

Les trois autres cinquièmes devront se composer d'aliments d'origine animale, mais moins azotés que la viande, et surtout des aliments d'origine végétale, pain, légumes frais et secs, pâtes, fruits.

Par les éléments chimiques que ces aliments introduisent dans l'économie, ils exercent sur la santé une salubre influence, quand on prend le soin de les donner dans de justes proportions.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer à ce sujet la note suivante de M. le professeur Bouchard, un de nos maîtres les plus éminents et les plus aimés, que les économes et les médecins de lycées ne devraient jamais perdre de vue, quand ils rédigent et contrôlent les menus :

« L'alimentation, dit M. le professeur Bouchard, des adolescents, doit comprendre des substances diverses, qui introduisent dans le corps les principes essentiels, quaternaires et ternaires, suivant une proportion déterminée.

« Pour une partie de substance azotée ou protéique, il faut cinq parties de substance hydro-carbonée, amidon, sucre ou graisse, ces deux derniers corps comptés comme représentés par leur équivalent en carbone d'amidon.

« Si les substances azotées sont relativement trop

« abondantes, si le rapport devient : 1 : 4, on observe
« les troubles digestifs, la fétidité de l'haleine, les
« éruptions cutanées, les sédiments urinaires ; si la
« graisse ou l'amidon prédominent au delà de la pro-
« portion normale, si le rapport devient 1 : 6,
« on observe l'affaiblissement, l'anémie, les états scor-
« butiques.

« La proportion des deux ordres de substances varie
« beaucoup suivant les aliments ; on devra s'efforcer
« de rétablir la proportion normale en associant les
« aliments plus riches en matière azotée aux ali-
« ments plus riches en graisse ou en amidon, le
« sucre pouvant, pour une part, se substituer à ces
« derniers. Le tableau suivant pourra être utilisé pour
« assurer à l'alimentation mixte sa proportion normale
« de matières protéiques et de matières ternaires.

« La quantité de matière protéique est comptée
« comme 1 ; le chiffre des matières ternaires est
« indiqué en les comptant d'après leur teneur en car-
« bone, comme si elles étaient de l'amidon.

« Le même tableau indique le poids de chaque
« aliment qui contient 1 de matière protéique. »

Nous donnons plus loin le tableau dont parle
M. le professeur Bouchard, nous pensons qu'il trouve
naturellement ici sa place.

TABLEAU emprunté à M. le professeur BOUCHARD

NATURE DES ALIMENTS	RENFERMANT		POIDS CORRESPONDANT
	En matière pro- téique ou azotée	En matière ternaire comptée comme amidon	
Oeufs	1	1.28	7.40
Fromages (en moyenne)	1	1.54	3.50
Viande de bœuf avec sa graisse	1	2.00	7.00
Lentilles	1	2.40	4.00
Fèves	1	2.20	3.50
Haricots	1	2.20	3.90
Pois	1	2.30	3.90
Viande de mouton avec sa graisse	1	3.00	8.00
Lait de vache	1	3.65	25.60
Carottes	1	4.00	53.90
Pain blanc	1	4.50	11.00
Froment	1	4.60	6.85
Mais	1	5.60	7.80
Seigle	1	5.70	11.00
Riz	1	12.30	15.50
Pommes de terre	1	13.17	6.00

« En résumé, à l'exception de deux, tous ces ali-
« ments sont relativement trop riches en matière pro-
« téique. On rétablira le rapport 1 : 5, soit en asso-
« ciant à l'alimentation le riz ou les pommes de terre,
« soit en y introduisant la graisse et le sucre ;
« 100 de graisse valent 173 d'amidon ; 100 de sucre
« de canne valent 95 d'amidon. »

Après ces considérations générales sur l'alimentation des lycées, il nous reste à étudier le lycée Saint-Louis à ce point de vue particulier.

Le lycée Saint-Louis, par sa population spéciale, est un établissement unique à Paris ; les élèves y forment seulement deux catégories : les extra-grands et les grands dont l'âge varie de 15 à 21 ans.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la nécessité d'une surveillance minutieuse pour tout ce qui concerne l'alimentation.

Dans cette matière, les moindres détails prennent une importance considérable et les administrateurs ne sauraient trop s'intéresser à cette question de la nourriture, qui préoccupe si justement les familles.

Les menus des repas au lycée Saint-Louis, comme dans tous les établissements d'enseignement secondaire, sont établis par les économes, arrêtés par les proviseurs et approuvés par les médecins.

L'administration des lycées doit veiller à ce que la qualité et la *préparation* de la viande soient irréprochables.

Nous insistons avec attention sur la préparation des plats parce que, à notre avis, c'est surtout sous ce rapport que pèche la nourriture dans les lycées.

La qualité des différentes denrées est satisfaisante en général et nous croyons, pour notre part, qu'une préparation soignée et variée ferait disparaître la monotonie dont les lycéens se plaignent le plus habituellement.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question

lorsque nous parlerons de la nourriture donnée aux maîtres qui prennent leurs repas dans l'établissement, car nous pensons que dans cette voie il reste encore beaucoup de progrès à accomplir.

Il nous paraît intéressant d'indiquer le nombre et la durée des repas dans les lycées ; la Commission que nous citons plus haut s'est occupée, du reste, de cette question de détail et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici le tableau qui suit, que nous empruntons au rapport présenté par M. Edouard Maneuvrier, directeur du laboratoire des recherches, à la Sorbonne, dans lequel on pourra se rendre un compte exact de la situation actuelle et des propositions nouvelles.

Heures consacrées aux repas.

REPAS pour TOUTES LES DIVISIONS	SITUATION ACTUELLE	Propositions de M. le Recteur de l'Académie de Paris	Propositions de la Commission
Déjeuner du matin . .	0 h. 10 m.	0 h. 10 m.	0 h. 15 m.
Dîner.....	0 h. 25 m.	0 h. 30 m.	0 h. 30 m.
Gôûter.....	0 h. 10 m.	0 h. 10 m.	0 h. 10 m. (*)
Souper.....	0 h. 25 m.	0 h. 30 m.	0 h. 30 m.
TOTAL.....	1 h. 10 m.	1 h. 20 m.	1 h. 25 m.

(*) Cette collation étant prise pendant la récréation, ces 10 minutes seront ajoutées à la durée de cette récréation.

Ce tableau reproduit exactement ce qui se passe en pratique au lycée Saint-Louis depuis que l'autorisation

de causer pendant les repas a été accordée aux élèves.

D'ailleurs, comme les récréations suivent d'ordinaire les repas, les maîtres qui surveillent peuvent, à leur gré, allonger de quelques minutes la durée du séjour au réfectoire.

Ce sont là des questions de détail qui ne soulèvent jamais aucune difficulté.

Nous ne pouvons du reste qu'approuver la mesure qui permet la conversation à table.

A tous les points de vue, c'est une décision excellente et les craintes que son application avait fait naître n'ont pas été justifiées par l'expérience.

Les réfectoires, au début, ont été un peu plus bruyants mais insensiblement l'ordre s'est établi et les fonctions digestives ont certainement gagné à la mise en vigueur de cette mesure.

Nous avons fait allusion, au début de ce chapitre, au règlement du 1^{er} septembre 1853, relatif au régime alimentaire des lycées, nous pensons bien faire en le transcrivant ci-dessous.

Nous pourrions ainsi comparer la situation actuelle au lycée Saint-Louis avec ce qu'elle était en 1853 et constater, avec les chiffres à l'appui, les progrès réels qui ont été réalisés.

« LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES,

« ARRÊTE,

« ARTICLE PREMIER. — Le poids de la viande cuite,
« désossée et parée, délivrée à chaque élève, est réglé
« ainsi qu'il suit :

Trouillet.

- Pour les grands, 70 grammes par tête et par repas.
- « Pour les moyens, 60 grammes — —
- « Pour les petits, 50 grammes — —
- « Lorsque le repas se composera de deux plats de viande les deux parts réunies devront peser un tiers en sus du poids ci-dessus fixé.
- « Les parts des maîtres nourris dans l'établissement seront de 100 grammes par tête et par repas.
- « Quelques minutes avant l'heure des repas, tantôt le matin, tantôt le soir, l'économe, le proviseur ou son délégué feront mettre en leur présence dans une balance le contenu d'un plat destiné à une table de grands, de moyens ou de petits élèves; ils diviseront le poids obtenu par 10, 8 ou 6, suivant le nombre d'élèves admis à la table et s'assureront ainsi que cette moyenne est égale au poids réglementaire. »

Nous ne donnerons pas, *in-extenso*, les différents articles de ce décret du 1^{er} septembre 1853, l'article 1^{er} est le plus important et c'est le seul qui nous intéresse.

Nous allons résumer dans un tableau les renseignements concernant les quantités de vin et de viande allouées, par élève et par repas, au lycée Saint-Louis; nous y ferons figurer en même temps les mêmes indications en ce qui concerne les maîtres et les agents attachés à l'établissement.

TABLEAU, indiquant les quantités de vin et de viande de boucherie allouées par élève et par repas.

		EXTRA-GRANDS	GRANDS	MAÎTRES	AGENTS	OBSERVATIONS
VIN	{ Pour les élèves on indique la quantité d'abondance. Pour les maîtres et les domestiques la quantité de vin pur.	0.30	0.30	0.375	0.25	L'abondance contient deux parties de vin contre trois d'eau.
VIANDE de BOUCHERIE	{ Quand il n'y a qu'un plat.. Quand il y a deux plats..	100 gr.	90 gr.	100 gr.	100 gr.	
		70 gr.	60 gr.	70 gr.	»	

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour se rendre compte des améliorations qui ont été apportées, en ce qui concerne les quantités de viande et de vin allouées à un élève pour chaque repas.

Nous croyons pour notre part, et nous pouvons en parler en connaissance de cause, que ces quantités répondent suffisamment aux besoins de jeunes gens qui sont en pleine période de développement et qui fournissent en même temps une somme considérable de travail intellectuel.

Quant à la qualité de la viande introduite dans les lycées, elle est satisfaisante, mais l'on ne saurait trop engager l'administration des établissements d'ensei-

gnement secondaire à se montrer inflexible sur ce chapitre.

MM. les Économes ou commis d'économat présents au moment où la viande est apportée devront en vérifier le poids et la qualité avec une attention toute particulière.

Ces vérifications ne sauraient jamais être faites avec trop d'exactitude et de rigueur, surtout dans les saisons chaudes de l'année.

Nous avons indiqué plus haut le temps accordé aux élèves pour prendre leurs repas, il nous reste maintenant à mentionner les heures adoptées au lycée Saint-Louis.

Le matin, le premier déjeuner a lieu à 7 heures $1/4$.
(café au lait, ou chocolat avec un morceau de pain).

Le dîner a lieu à midi.

Le goûter à 4 heures $1/2$.

Et le souper à 8 heures.

Nous n'avons aucune remarque critique à faire relativement au choix de ces heures. D'ailleurs, quelles que soient les heures adoptées (et ce sont à peu près les mêmes dans tous les lycées) le résultat est analogue : elles amènent la régularité parfaite si désirable et si nécessaire au bon fonctionnement de l'appareil digestif.

Cette vie absolument réglée est certainement une des raisons pour lesquelles l'état sanitaire des lycées est, en général, très satisfaisant et il serait à souhaiter que les familles comprennent elles-mêmes l'importance de cette régularité.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs une copie, pour une semaine, d'un menu au lycée Saint-Louis, nous avons pensé que ce tableau ne manquerait pas d'un certain intérêt.

LYCÉE SAINT-LOUIS

CARTE DES MENUS D'UNE SEMAINE

- LUNDI. *Déjeuner* : Café au lait.
— *Dîner* : Soupe aux choux ; aloyau rôti
sauce tomate ; pommes de terre
frites.
— *Souper* : Veau rôti ; petits pois au jus,
fromage de Brie.
- MARDI. *Déjeuner* : Chocolat au lait.
— *Dîner* : Soupe grasse ; bœuf sauce poi-
vrade ; saucisses fumées sur
choucroute.
— *Souper* : Gigot rôti ; nouilles au jus ; mar-
melade de pommes.
- MERCREDI. *Déjeuner* : Café au lait.
— *Dîner* : Soupe julienne, veau rôti sauce
soubise ; haricots blancs au jus.
— *Souper* : Bœuf piqué ; purée pommes de
terre ; salade aux fines herbes.
- JEUDI. *Déjeuner* : Café au lait.
— *Dîner* : Potage gras ; bœuf aux corni-
chons ; lapin en gibelotte ;
oranges.
— *Souper* : Aloyau rôti ; salsifis au jus ;
croquettes de riz.

VENDREDI. *Déjeuner* : Chocolat au lait.

— *Dîner* : Soupe poireaux et pommes de terre ; morue aux pommes de terre à l'huile ; petits pois au beurre ; confitures.

— *Souper* : Œufs à la tripe ; macaroni au gratin.

SAMEDI. *Déjeuner* : Café au lait.

— *Dîner* : Potage vermicelle ; poulet rôti avec garniture de riz ; lentilles au lard.

— *Souper* : Gigot rôti ; purée de pois ; fromage rouennais.

DIMANCHE. *Déjeuner* : Café au lait.

— *Dîner* : Soupe grasse ; bœuf avec moutarde ; blanquette de veau ; biscuits.

— *Souper* : Aloyau rôti ; haricots verts sautés ; salade : barbe de capucin et betteraves.

*Présentée par l'Econome. Arrêtée par le Proviseur,
Approuvée par le Médecin.*

Nous ne voulons pas terminer ce chapitre de l'alimentation sans aborder une question qui nous intéresse plus particulièrement : nous voulons parler du régime alimentaire des maîtres nourris dans les lycées.

Les menus établis pour les élèves et dont nous avons donné plus haut le détail, ne diffèrent pas pour les maîtres.

Nous pensons que c'est là un grand tort et qu'il y aurait, à cet égard, un réel progrès à réaliser.

La situation des maîtres à tous les points de vue a été, depuis quelques années, sensiblement améliorée; ils sont devenus des fonctionnaires au même titre que les professeurs; comme les professeurs, ils sont pourvus d'une nomination ministérielle.

En ce qui concerne la nourriture, on a marqué le pas et il en sera ainsi tant que l'administration supérieure ne voudra pas comprendre que le régime alimentaire qui convient à des jeunes gens de 16 à 21 ans, n'est plus approprié aux besoins d'un personnel dont l'âge varie entre 25 et 40 ans.

Autrefois, cette différence entre les menus des élèves et des maîtres aurait pu présenter des inconvénients.

Les maîtres, en effet, prenaient leurs repas dans les mêmes salles que les élèves, aux mêmes tables, et il y avait là une question de convenances à garder vis-à-vis des pensionnaires.

Aujourd'hui, les maîtres ont une salle spéciale, pourquoi n'auraient-ils pas un menu spécial?

Pourquoi ne pas faire ce que l'on fait, par exemple, à l'École centrale, où chaque élève peut choisir plusieurs plats portés sur un menu varié?

On éviterait ainsi le dégoût fatal qui s'empare des maîtres qui prennent leurs repas depuis plusieurs années dans une même maison.

La monotonie disparaîtrait du même coup.

Nous pensons qu'il s'agit là, non seulement d'une

question de dignité, mais encore d'une question d'hygiène.

L'estomac d'un homme de trente à trente-cinq ans n'est plus aussi actif, aussi facile que celui de jeunes gens de 16 à 21 ans, il devient plus lent et plus exigeant, il s'est en quelque sorte affiné et ce n'est pas tant la quantité qu'il réclame alors que la bonne qualité et l'excellente préparation.

Les haricots et, en général, tous les farineux dont on a toujours un peu abusé dans le régime alimentaire des lycées, devraient apparaître moins souvent sur la table des maîtres que sur celle des élèves.

Si l'on introduisait cette amélioration dans le régime alimentaire du personnel nourri dans les lycées, on pourrait exiger des chefs de cuisine un plus grand soin dans la préparation des mets, puisqu'il y aurait de cette façon deux menus différents.

Au lycée Saint-Louis, par exemple, les maîtres, surveillants généraux, commis d'économat et préparateurs représentent trente-huit bouches à nourrir, nous ne voyons pas bien quelles difficultés on rencontrerait en établissant un menu spécial à leur usage.

Nous n'avons pas eu l'intention de récriminer contre la nourriture du lycée, nous tenons au contraire à dire bien haut que, dans cet établissement, les élèves n'ont pas à se plaindre du régime alimentaire et que l'administration se préoccupe autant de la quantité que de la qualité.

Mais nous persistons à demander la réforme dont nous parlions plus haut; c'est une mesure qui s'impose

et notre qualité de maître-repétiteur au lycée Saint-Louis, où nous avons vécu pendant neuf ans. nous obligeait pour ainsi dire à signaler cette amélioration qui serait admirablement accueillie.

Tant que l'on n'arrivera pas à cette solution, les élèves se contenteront, comme par le passé, des menus qui leur seront servis, mais les maîtres continueront à se plaindre, non sans raison, en mettant sur le compte de la nourriture du lycée les gastralgies, les dilatations d'estomac, les pyrosis dont beaucoup d'entre eux sont fatalement atteints.

Il faudrait que l'administration supérieure comprît enfin que, dans les lycées, il y a deux catégories de pensionnaires : 1° des élèves : enfants de 9 à 15 ans, et 2° des maîtres : hommes de 25 à 40 ans.

La différence d'âge devrait naturellement entraîner la différence du régime, et nous avons l'espoir que nous ne serons pas le seul à partager cette manière de voir.





LES EAUX



Nous ne serions pas complet, si dans une thèse sur l'hygiène scolaire nous passions sous silence la question si intéressante de l'eau.

Dans les lycées et surtout au lycée Saint-Louis dont la population spéciale (jeunes gens de 16 à 21 ans) est plus apte que partout ailleurs à contracter la fièvre typhoïde, l'eau doit être l'objet d'une surveillance minutieuse.

Il faut, avant tout, arriver à donner aux élèves une eau potable parfaitement pure et à l'abri de toute contamination.

M. le professeur Strauss s'exprime ainsi à ce sujet :
« On sait aujourd'hui que bon nombre de maladies,
« entre autres la fièvre typhoïde, si redoutable pour
« les jeunes sujets, se contracte surtout par l'usage
« d'eaux souillées par des germes infectieux. Il est
« donc indispensable d'assurer aux établissements

« d'instruction publique, ainsi qu'aux casernes, une
« distribution d'eau potable pure, soit d'eau de source
« bien captée, soit, à défaut de cette dernière, d'eau
« convenablement filtrée à l'aide des appareils efficaces
« dont nous disposons aujourd'hui. »

Depuis longtemps on attribuait à l'action des eaux de mauvaise qualité la production et la propagation de certaines maladies épidémiques, telles que la fièvre typhoïde, la fièvre paludéenne, la diarrhée, la dysenterie et plus tard le choléra.

Dans l'antiquité, et les Romains en particulier, attachaient une importance considérable à la pureté des eaux destinées à l'alimentation (les aqueducs qui subsistent encore dans les pays qu'ils ont occupés témoignent de cette préoccupation constante), et ils recherchaient surtout les eaux de source.

Dans l'époque moderne on a filtré l'eau, mais dans l'unique but d'obtenir une eau limpide, agréable à l'œil et par suite dépouillée des matières terreuses qu'elle peut tenir en suspension. Mais on était loin d'avoir établi sérieusement et scientifiquement le rôle que jouent les eaux dans l'hygiène publique.

Les travaux de MM. Pasteur et de ses élèves, ceux de MM. Brouardel, Chantemesse et Vidal ont projeté une vive lumière sur toutes les questions de salubrité.

Dès 1857, et il faut le dire bien haut à l'honneur du savant dont le nom est maintenant universellement connu, M. Pasteur avait préparé les esprits au rôle des *microbes* dans la nature par ses travaux sur les fermentations et, dès 1864 et 1865, par la connaissance

dévoilée de la cause des altérations ou maladies des vins, de la bière; du vinaigre, des vers à soie.

A partir de ce moment, la théorie des microbes, appuyée sur des recherches et des découvertes importantes, n'a fait que gagner du terrain et il est maintenant définitivement établi qu'un grand nombre de maladies, dites contagieuses ou épidémiques, sont produites par des microbes qui se développent dans le corps humain en produisant des fermentations ou des transformations chimiques capables d'amener la maladie et la mort.

Tout le monde connaît les travaux entrepris par M. Pasteur concernant le charbon, la septicémie aiguë, le rouget ou mal rouge des porcs, le choléra des poules, etc., maladies exclusivement produites par des microbes spéciaux.

Or, ces microbes peuvent vivre fort longtemps dans les eaux; non seulement ils peuvent vivre, mais, dans certains cas, si les eaux sont, par exemple, chargées de matières organiques, ils s'y reproduisent et s'y multiplient.

On comprend alors l'importance considérable qu'il faut attacher à la bonne qualité de l'eau potable servie aux élèves de nos établissements secondaires.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer au début de ce chapitre les paroles que prononçait M. Pasteur, parlant en son nom et au nom de M. Joubert, dans la séance de l'Académie des sciences du 29 janvier 1877.

« Parmi les organismes microscopiques, il n'en « existe probablement pas de plus répandus que les

« bactéries, à la surface du sol. Il suffit de se reporter
« aux expériences faites il y a plus de quinze ans déjà
« par l'un de nous, au sujet de la génération dite
« spontanée, pour être convaincu que les poussières, en
« suspension dans les couches inférieures de l'atmos-
« phère ou répandues à la surface de tous les objets,
« contiennent toujours des germes de ces organismes.

« *Les eaux des fleuves et des rivières en sont cons-
« tamment souillées*, puisque la plus petite mare d'eau
« croupie en renferme par myriades et que sans cesse
« les poussières atmosphériques en déposent sur le
« sol où les eaux de pluies les prennent et les rassem-
« blent toujours féconds pour la plupart; car les
« germes de ces organismes opposent une telle résis-
« tance à la destruction qu'ils peuvent affronter le
« froid et le chaud, l'humide et le sec et même des
« températures de 100 et quelques degrés centigrades
« dans des milieux neutres ou alcalins.

« Certains d'entre eux ne sont pas encore détruits
« à 120 degrés à l'état sec.

« Les germes de bactéries sont si nombreux dans
« certaines eaux, l'eau de Seine par exemple, qu'une
« goutte de cette eau prise en amont et à plus forte
« raison, en aval de Paris, est toujours féconde et
« donne lieu à des développements de plusieurs
« espèces de bactéries, parmi lesquelles il en est dont
« les germes résistent à plus de 100 degrés centigrades
« à l'état humide, dans les milieux qui ne sont pas
« acides, et à 130 degrés, pendant plusieurs minutes,
« dans l'air sec.

« 2° Les *eaux distillées de nos laboratoires renfer-*
« *ment toujours des germes*, quoiqu'en moindre
« nombre que les eaux ordinaires.

« 3° Les *eaux distillées* dans des vases absolument
« privés de germes étrangers, sont d'une pureté
« parfaite, au point de vue qui nous occupe, c'est-à-
« dire qu'elles sont exemptes de germes d'organismes
« inférieurs.

« 4° Les *eaux* prises aux sources mêmes qui sortent
« de l'intérieur de la terre, que ni les poussières de
« l'atmosphère ou de la surface du sol, ni les eaux
« circulant à découvert n'ont encore souillées, ne ren-
« ferment pas de traces de bactéries.

« Les *germes* dont il s'agit sont d'un si petit dia-
« mètre qu'ils traversent tous les filtres ; et quoiqu'en
« assez grand nombre dans une eau pour qu'une
« seule goutte de celle-ci en contienne toujours, ils
« n'en troublent pas le plus souvent la transparence
« qui peut sembler parfaite comme c'est le cas de nos
« eaux distillées. »

Les microbes existent dans une eau en apparence tout à fait limpide ; M. le docteur Proust a fait à ce sujet des recherches intéressantes dont nous donnerons plus loin les résultats.

Le 21 octobre 1884, M. le docteur Proust, membre et secrétaire de l'Académie de médecine et inspecteur général des services sanitaires, présentait à l'assemblée un travail dont nous extrayons les passages suivants :

« L'analyse chimique est utile, mais elle est loin de
« combler tous les desiderata que soulève cette ques-

« tion relativement à l'hygiène : comme l'a fait
« remarquer M. Gérardin, la *distinction entre les eaux*
« *saines et les eaux infectieuses ne peut reposer, ni*
« *sur la couleur, ni sur la saveur, ni sur l'analyse*
« *chimique*. Les eaux servent de milieu de culture à
« une multitude d'infiniment petits, à des algues
« microscopiques, à des infusoires. Ces infiniment
« petits, sans être dangereux par eux-mêmes, périssent
« à certaines époques. Leurs débris sont aussitôt
« envahis par les germes de la putréfaction. C'est à ce
« moment que commence la corruption des eaux ; en
« général, elles se troublent, prennent une odeur fade
« et souvent dégagent des bulles gazeuses. Pour
« déceler la présence de ces germes, il faut avoir recours
« non seulement au microscope, mais à une méthode
« qui repose sur l'emploi de la gélatine. On s'appuie
« sur la propriété que possède la gélatine d'être un
« milieu de culture excellent pour les bactéries. Pour
« rendre le phénomène apparent et pouvoir le suivre
« dans les diverses périodes, on emploiera une solution
« de gélatine suffisamment concentrée pour qu'en
« refroidissant, elle se prenne rapidement en gelée.
« Dans ces conditions, les bactéries et les germes
« se trouvent emprisonnés et séparés les uns des autres.
« Chaque germe ou bactérie, ainsi isolé, va se multi-
« plier à l'infini en se nourrissant de la gélatine qui
« l'entourne et, au bout de quelques heures, chacun
« aura à ce point prospéré et élargi son centre d'action
« que l'on apercevra à l'œil nu un petit point blanc
« qui s'accroîtra et formera bientôt une petite sphère ;

« cette sphère prend alors le nom de colonie; elle
« renferme, en effet, un nombre considérable de bac-
« téries. Les unes sont très actives; d'autres, plus
« lentes; enfin elles affectent souvent diverses colo-
« rations. »

Ce procédé appliqué à l'examen des eaux de Paris a donné à M. Proust les résultats suivants : « Par centi-
« mètre cube, l'eau de la Vanne (réputée à Paris pour
« sa clarté et sa pureté) renferme plus de dix mille
« colonies. Quant à l'eau de Seine, prise à Clichy, on
« trouve en amont du collecteur cent seize mille
« colonies et en aval du collecteur, deux cent qua-
« rante-deux mille colonies dans chaque centimètre
« cube. »

On voit d'après ces recherches à combien d'éléments étrangers notre organisme, pour réparer ses pertes, peut donner asile; sans doute, la plupart de ces éléments n'exercent, sur notre santé, aucune influence fâcheuse; s'il en était autrement, si tous ces infiniment petits prenaient notre corps d'assaut et travaillaient à sa destruction, la vie deviendrait impossible; mais il suffit qu'un seul de ces microbes trouve des conditions favorables à son existence et à sa reproduction pour qu'aussitôt il devienne nuisible et altère rapidement la santé. Nous reviendrons plus loin sur cette question, lorsque nous nous occuperons de l'eau au point de vue de la transmission de la fièvre typhoïde.

L'Académie de médecine a nettement formulé son opinion en adoptant, dans sa séance du 2 septembre 1884, les propositions qui lui avaient été soumises

le 19 août par un de ses membres les plus distingués, M. Marey, membre de l'Institut, professeur au collège de France. Elles furent, de la part de la section d'hygiène, l'objet d'un rapport favorable lu par M. le docteur Brouardel dans la séance du 26 août 1884. On s'occupait alors beaucoup du choléra. Par son vote, l'Académie émit les vœux suivants :

« Quelle que soit la maladie infectieuse dont on veut
« établir la prophylaxie, les *eaux* qui servent à la con-
« sommation doivent être exemptes de toute souillure.
« Il y a lieu de faire examiner par la commission
« d'hygiène les eaux qui, actuellement, sont utilisées
« en boisson et de soumettre à leur approbation les
« projets de dérivation et de distribution des eaux qui
« doivent servir dans l'avenir à l'alimentation des
« villes et des villages. Quels que soient les moyens
« employés pour désinfecter et transporter les matières
« fécales, celles-ci ne devront jamais polluer les cours
« d'eau, ni être répandues à l'air libre sur le sol, ni
« jetées sur les fumiers au voisinage des habitations. »

Dans sa séance du 28 octobre 1884, l'Académie de médecine adoptait, à l'unanimité, les propositions suivantes qui lui étaient soumises par sa commission composée de MM. Bouley, Rochard et Brouardel :

1° L'eau qui sert à l'alimentation doit être exempte de toute souillure, quelle qu'en soit la provenance ;

2° La contamination de l'eau par les matières fécales est particulièrement dangereuse. Toute projection de cette nature, quelle qu'en soit la quantité dans les eaux

de sources, de rivière ou de fleuve, doit être absolument et immédiatement interdite.

Il n'entrait pas dans notre plan de traiter la question des eaux d'une façon complète, nous avons voulu seulement, en citant les opinions des hommes les plus compétents en la matière, démontrer combien cette question, surtout à Paris, est digne d'attirer l'attention et la surveillance active de la municipalité et des commissions d'hygiène.

Les statistiques, publiées chaque année par les soins de l'administration, suffiraient à elles seules à prouver ce que nous avançons, car elles font ressortir, d'une manière évidente l'augmentation des décès dus à la fièvre typhoïde lorsque l'on substitue l'eau de Seine à l'eau de source dans certains quartiers de Paris.

Dans la séance de l'Académie de Médecine du 7 octobre 1884, M. Bouley, ancien président de cette académie, membre de l'Institut, s'exprimait en ces termes à la suite d'une lettre de M. le Préfet qui demandait instamment l'assainissement de la Seine :

« Il importe que l'Académie proteste de toutes ses
« forces contre l'infection de plus en plus grande de
« la Seine. C'est une véritable honte pour Paris.
« L'Achéron, que les poètes essayent de nous peindre
« sous les aspects les plus répugnants, est un fleuve
« charmant quand on compare ses ondes à celles de la
« Seine, noires, infectes, bouillonnantes des gaz fétides
« qui témoignent des fermentations putrides dont elle
« est le siège au dessous du débouché du grand col-
« lecteur. »

Si, en ville, il est nécessaire de prendre les mesures les plus minutieuses pour assurer aux habitants une eau potable pure et exempte de toute contamination, cette nécessité se fait encore plus sentir dans les établissements d'enseignements secondaire et particulièrement au lycée Saint-Louis, dont la population se compose exclusivement de jeunes gens de 16 à 21 ans.

En temps d'épidémie, on recommande, il est vrai, de boire des eaux minérales naturelles, mais c'est là une mesure bien peu pratique et non une solution, de plus, tout le monde ne peut pas acheter des eaux minérales qui coûtent fort cher.

On pourra aussi faire bouillir l'eau avant de s'en servir comme boisson.

Mais, l'eau bouillie n'a plus la même composition que l'eau normale : une partie des sels qu'elle tenait en dissolution, comme le carbonate de chaux, a été précipitée et les gaz dissous se sont dégagés. Malgré l'aération qu'on lui fait subir ensuite, elle conserve un goût fade et elle est peu digestive. Les sels dont elle a été privée manqueront aussi à notre organisme qui puise dans l'eau beaucoup de ses éléments réparateurs.

L'usage d'une eau bouillie, loin d'être saine, deviendrait donc à la longue nuisible.

D'ailleurs, on sait que, sous la pression atmosphérique, l'eau commence à bouillir à la température de 100 degrés centigrades.

Or, une chaleur de 115 à 120 degrés est nécessaire

pour la destruction certaine et complète des microbes. Et comme ce sont les microbes qui sont à redouter, on restera sous le coup du danger que l'on voulait éviter.

Pour ces raisons et pour nombre d'autres, nous pensons que l'eau bouillie doit être rejetée parce qu'elle ne met pas à l'abri des périls que l'on cherche à éloigner.

Pour se prémunir contre tout danger apporté par l'eau de table, il fallait arriver à dépouiller sûrement le liquide de tous les microbes ou germes qu'il renferme, tout en lui conservant les substances, sels ou gaz qu'il tient en dissolution. Cette question, capitale pour l'hygiène générale, a été résolue dans le laboratoire de M. Pasteur. Le filtre Chamberland, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir lorsque nous parlerons de son installation au lycée Saint-Louis, remplit admirablement ces différentes conditions et l'on ne saurait trop proclamer la supériorité de cet appareil sur ceux qui l'ont précédé. Nous voudrions voir fonctionner ce filtre dans toutes les casernes et dans toutes les maisons d'éducation.

L'appareil de M. Chamberland a été présenté à l'Académie des sciences et ensuite à l'Académie de médecine le 5 août 1884 par M. Bouley.

Nous croyons bien faire en transcrivant ci-dessous la note de M. Chamberland insérée aux *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (séance du 4 août 1884).

« Depuis les travaux de M. Pasteur et ceux qu'ils ont provoqués, la doctrine d'un contagé vivant dans

« la production et le développement des maladies
« contagieuses a pris une très grande importance.
« L'étude attentive des propriétés des microbes et des
« conditions de propagation des maladies tend à
« montrer que les microbes pathogènes ne sont pas
« dans l'air ou du moins ne s'y trouvent qu'à l'état
« exceptionnel. C'est surtout dans les eaux que sont
« les microbes et leurs germes et cela se conçoit
« aisément si l'on réfléchit que les produits de toutes
« les fermentations et de toutes les décompositions
« arrivent finalement soit par les pluies soit par les
« infiltrations dans le sol, soit par les égouts dans les
« eaux des puits et des cours d'eau. Aussi l'eau est-
« elle considérée comme l'un des agents principaux de
« la propagation des maladies. Il était donc de la
« plus haute importance, au point de vue de l'hy-
« giène générale, d'avoir un filtre débarrassant l'eau
« de tous les microbes qu'elle contient, de façon à
« rendre les eaux de boisson tout à fait pures.

« Je suis arrivé à ce résultat par la filtration à
« travers un vase poreux en porcelaine dégourdie,
« mode de filtration qui est employé dans le labora-
« toire de M. Pasteur, pour séparer les microbes de
« leur milieu de culture. J'ai constaté que les eaux,
« même les plus impures, filtrées à travers ces vases,
« ne contenaient plus ni microbes, ni germes. Elles
« peuvent être ajoutées en proportion quelconque
« dans les liquides les plus altérables sans provoquer
« la moindre altération. Elles ne renferment donc
« aucun germe de microbes.

« L'appareil que j'ai l'honneur de présenter à
« l'Académie s'adapte directement sur la conduite
« d'eau et fonctionne par l'effet de la pression qui
« existe dans les conduites. Sous une pression de
« deux atmosphères environ qui est la pression de
« l'eau au laboratoire de M. Pasteur on obtient avec
« un seul tube poreux ou bougie filtrante ayant 0^m 20
« de longueur sur 0^m 25 de diamètre une vingtaine
« de litres d'eau par jour, ce qui me paraît suffisant
« pour les besoins ordinaires d'un ménage. En multi-
« pliant le nombre de bougies, en les associant en batte-
« ries, on peut obtenir le débit d'eau nécessaire pour
« l'alimentation d'une école, d'un hôpital, d'une
« caserne, etc. Ce filtre réalise donc une véritable
« petite source à domicile : les eaux de source prises
« à leur origine étant comme l'a montré M. Pasteur
« exemptes de microbes.

« Le nettoyage de ce filtre est extrêmement facile.
« Non seulement on peut brosser la bougie sur sa
« surface extérieure qui seule, sera souillée, mais on
« peut encore soit la plonger dans l'eau bouillante,
« soit la chauffer directement sur un foyer pour
« détruire la matière organique qui est déposée à sa
« surface. On lui rend ainsi sa porosité primitive. La
« même bougie peut donc servir indéfiniment . »

Le filtre Chamberland a rendu déjà d'immenses services et son emploi tend aujourd'hui de plus en plus à se généraliser, nous ne pouvons qu'applaudir à ce progrès.

Avant d'étudier le lycée Saint-Louis au point de vue

particulier des eaux, nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile d'indiquer exactement ce que l'on entend par « eaux potables ».

Quels sont les caractères des bonnes eaux ? Écoutons M. le professeur Bouchardat qui nous donne à ce sujet une réponse complète :

« Voici les caractères généraux auxquels on reconnaît les bonnes eaux potables : elles doivent être
« absolument inodores ; leur saveur doit être peu
« sensible, agréable pour un palais habitué à apprécier
« la qualité des eaux ; elles doivent être limpides,
« fraîches, aérées, légères ; elles doivent dissoudre
« le savon sans former trop de grumeaux, cuire les
« haricots, pois et autres semences de la famille des
« légumineux sans les durcir. Depuis 1853, j'ajoute
« dans mes cours à ces caractères généraux, à cause
« des matières organiques inconnues que ces eaux
« peuvent contenir la recommandation suivante : *« Il
« faut qu'un long usage des observations continuées
« avec persévérance aient démontré leur innocuité.*

« Les anciens qui attachaient une grande importance à la connaissance de la qualité des eaux,
« avaient surtout égard à cette observation d'un long
« usage sur les populations.

« Ils pratiquaient des autopsies d'animaux et d'après
« l'inspection des intestins et des organes contenus
« dans l'abdomen, ils jugeaient de la qualité des
« eaux.

« C'est une chose remarquable de voir l'examen
« des lésions anatomiques interrogées dans un but

« hygiénique quand elles l'étaient à peine pour éclairer
« le diagnostic des maladies. »

Ce que M. le professeur Bouchardat écrivait dans son livre (édition 1883), reste encore vrai aujourd'hui, et avec les appareils dont nous disposons maintenant on arrive à assurer aux établissements scolaires une eau potable absolument irréprochable.

Il faudrait arriver à ce résultat pour les casernes et pour les villes, il a déjà été beaucoup fait dans ce sens, il reste encore à faire.

Il nous reste, avant de terminer ce chapitre, et après avoir exposé ces considérations générales qui nous ont paru trouver naturellement ici leur place, à indiquer comment ce service si important des eaux d'alimentation est organisé au lycée Saint-Louis.

Le lycée Saint-Louis reçoit trois sortes d'eaux qu'il emploie à des usages différents suivant leur différente provenance.

1^o L'eau de Seine non filtrée.

2^o L'eau de Seine filtrée.

3^o L'eau de source filtrée.

1^o L'eau de Seine qui n'est pas filtrée sert à l'arrosage des cours, au service des lavabos dans les dortoirs et aux chasses dans les cabinets d'aisances, en résumé à tous les usages qui ne réclament pas une pureté absolue.

2^o L'eau de Seine filtrée, à l'aide du filtre David (charbon, éponge, sable), est distribuée dans les cours comme boisson et utilisée à la cuisine pour laver les assiettes.

(A ce propos, nous désirons ouvrir une parenthèse. Cette eau de Seine filtrée est reçue, avant de se rendre au filtre David, dans un bassin situé au premier étage.

Au dessus de ce bassin se trouve le logement d'un fonctionnaire du lycée. Plusieurs fois déjà l'administration du lycée a demandé le déplacement de ce bassin ; jusqu'à présent ce vœu n'a pas été exaucé, nous pensons qu'il y aurait intérêt à supprimer cette cause permanente d'humidité et nous espérons que, l'an prochain, ce bassin sera établi dans de meilleures conditions.)

3° L'eau de source de la Vanne, filtrée avec le filtre Chamberland, est employée à la cuisine pour la cuisson des légumes, à la dépense pour préparer l'abondance et distribuée dans les appartements des fonctionnaires et à l'infirmerie.

Comme on le voit, et nous sommes heureux de le constater ici, cette installation ne donne que peu de prise aux reproches, et offre aux familles toute la sécurité désirable, au point de vue de la possibilité de l'apparition d'une épidémie de fièvre typhoïde, si rare, d'ailleurs, dans les établissements universitaires.

Le filtre Chamberland fonctionne au lycée Saint-Louis depuis longtemps déjà. L'établissement possède deux filtres : l'un de 10 et l'autre de 7 bougies.

Ces deux appareils donnent un débit d'environ 30 litres à l'heure, soit 120 litres pour 4 heures.

Un des grands avantages du filtre Chamberland est dans la facilité de son nettoyage rapide et complet qui

permet d'obtenir toujours l'eau nécessaire à l'alimentation à l'état de pureté parfaite.

Nous aborderons, dans le chapitre suivant, qui sera le dernier, la question de l'emploi du temps des élèves et du surmenage.

C'est une question qui est à l'ordre du jour et nous pensons qu'elle mérite d'être traitée dans cette thèse.





EMPLOI DU TEMPS DES ÉLÈVES

QUESTION DU SURMENAGE

EXERCICES PHYSIQUES



La question de l'emploi du temps pour les élèves des établissements secondaires a constamment préoccupé les commissions qui ont été jusqu'à présent chargées d'examiner les améliorations qu'il y aurait lieu d'apporter dans le régime de nos lycées.

Il n'est assurément pas de questions plus intéressantes et plus importantes, et les changements de programmes, trop nombreux à notre avis, témoignent de cette préoccupation constante.

De grands progrès ont été réalisés dans cette voie et le temps est fort éloigné où les élèves des lycées étaient accablés sous le poids des devoirs trop nombreux et des pensums trop longs. Écoutons ce que disait, en 1868, à ce sujet, dans son livre intitulé : *l'Educa-*

tion homicide, plaider pour l'enfance, M. Victor de Laprade, membre de l'Académie française :

« Le collège impose aux enfants, pendant les années
« les plus essentielles au développement physique, une
« immobilité de onze heures par jour entre un banc et
« une table, onze heures présumées d'attention et de
« travail d'esprit. Les élèves externes sont soumis au
« même supplice, astreints qu'ils sont à faire les mêmes
« devoirs, à griffonner la même quantité de papier.

« Réduisez de moitié cette tâche monstrueuse, gardez
« à l'étude cinq ou six heures. L'âge mûr bien réglé
« n'en comporte pas davantage ; c'est assez même
« pour un homme de lettres qui veut penser et laisser
« vivre son âme, qui veut n'être ni un des forçats, ni
« un des malfaiteurs de l'intelligence.

« C'est le maximum de ce que la raison et la misé-
« ricorde peuvent admettre pour des enfants. Rendez
« à la vie du corps et du cœur ces cinq heures sous-
« traites au fonctionnement mécanique du cerveau.
« Donnez-les à la gymnastique, à la promenade au
« grand air, à la conversation avec les parents ou les
« maîtres, aux jeux naturels à l'enfance, à ces char-
« mantes études qui peuvent se faire en pleins
« champs : botanique, géologie, histoire naturelle,
« philosophie morale ; et je soutiens qu'au bout de dix
« ans que dure en moyenne la vie de collège, vous
« aurez ainsi des bacheliers plus instruits, mieux por-
« tants, plus moraux, plus hommes enfin que tous
« ceux que vous fabriquez aujourd'hui. »

En 1888, une commission, sous la présidence de

M. le docteur Brouardel, doyen de la Faculté de médecine de Paris, était chargée d'examiner les principales questions qui se rattachent à l'hygiène, au régime matériel et, en général, à l'éducation physique dans les lycées et collèges de l'Etat. La question de l'emploi du temps y a été abordée et traitée longuement.

L'emploi du temps au lycée Louis-le-Grand que nous reproduisons plus loin, a paru à la sous-commission un type suffisamment exact de l'organisation disciplinaire dans nos établissements de Paris et de province.

La commission a donc admis ce tableau comme point de départ de ses discussions.

Ce tableau donne le détail des occupations de chaque jour dans ce lycée.

Le lycée Saint-Louis, tel qu'il est composé aujourd'hui, n'a pu nous servir de comparaison, puisqu'il ne reçoit plus dans l'internat que des élèves dont l'âge varie dans les limites de 16 à 21 ans.

Nous aurons l'occasion, dans le cours de ce chapitre, de revenir sur l'organisation spéciale de cet établissement qui devrait, dès maintenant, changer son titre de lycée contre celui d'école préparatoire aux écoles du gouvernement.

TABEAU résumant la situation actuelle en ce qui concerne le temps nécessaire :
1° au travail sédentaire; 2° aux récréations, jeux et exercices physiques; 3° aux repas; 4° au sommeil.
 (Extrait des rapports de MM. les Recteurs, 1888.)

INDICATION des DIVISIONS		NOMBRE D'HEURES CONSACRÉES PAR JOUR										
		AU TRAVAIL			Aux manipulations	Aux interrogations	A la gymnastique	Aux repas	Aux récréations	A la toilette du matin	TOTAL	Aux promenades
		Au sommeil	Classes	Etudes								
Grand Lycée (Rue St-Jacques) PETIT LYCÉE (Luxembourg)	Classes primaires.	{ Été. Hiver..	heures	heures	heures	heures	heures	heures	heures	heures	heures	heures
			9	3 1/2 (*)	6 1/2	10	2 h. par semaine	1 10	3 25	0 25	24	2 h. 1/2 jeudi et dimanc.
	Division élémentaire.	{ Été. Hiver..	9	3 1/2 (*)	6 1/2	10	"	1 10	3 35	0 25	24	"
			9 1/2	3 1/2 (*)	6 1/2	10	"	1 10	2 55	0 25	24	"
Grand Lycée (Rue St-Jacques) PETIT LYCÉE (Luxembourg)	Division de grammaire. (Moins la 4 ^e)	{ Été. Hiver..	9	3 1/2 (*)	6 1/2	10	"	1 10	3 25	0 25	24	"
			9 1/2	3 1/2 (*)	6 1/2	10	"	1 10	2 55	0 25	24	"
	Division supérieure. (Plus la 4 ^e)	{ Été. Hiver..	8	4 (*)	8	12	"	1 10	2 1/2	0 20	24	"
			9	4	7 1/2	11 1/2	"	1 10	2	0 20	24	"
Grand Lycée (Rue St-Jacques) PETIT LYCÉE (Luxembourg)	Division extra- supérieure. (Classes préparatoires aux grandes écoles du gouvernement.)	{ Été. Hiver..	8	4	8	12	12 séances de 2 h. par ces de 2 h. par au.	1 10	3 1/2	0 20	24	"
			9	4	7 1/2	11 1/2	"	1 10	2	0 20	24	"

(*) Chaque classe est coupée par une récréation d'un quart d'heure.
(**) En été de 9 h. à 9 h. 1/2, et en hiver de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, veillée facultative pour la division supérieure, excepté la troisième.
La grande majorité des élèves allant à la veillée, c'est autant à déduire sur les heures de sommeil.
NOTA. — La gymnastique (2 h. par semaine) et le dessin (2 h. par semaine) ont lieu pendant les heures d'étude.

(*) Chaque classe est coupée par une récréation d'un quart d'heure.
 (**) En été de 9 h. à 9 h. 1/2, et en hiver de 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, veillée facultative pour la division supérieure, excepté la troisième.
 La grande majorité des élèves allant à la veillée, c'est autant à déduire sur les heures de sommeil.
 NOTA. — La gymnastique (2 h. par semaine) et le dessin (2 h. par semaine) ont lieu pendant les heures d'étude.

Les élèves de nos lycées et collèges, en ce qui concerne le travail sédentaire, sont divisés en deux catégories, d'après leur âge :

a). — Les enfants de 7 à 13 ans, qui sont astreints à un travail de dix heures par jour ;

b). — Les enfants de 13 ans et au dessus qui sont astreints à un travail de douze heures et même treize heures par jour quand ils assistent à la veillée facultative.

Pour notre part, nous trouvons que ce travail est trop considérable et nous nous associons entièrement à l'appréciation si juste de M. Maneuvrier, rapporteur de la commission, dont nous parlions plus haut. Nous nous réserverons cependant le droit de faire quelques observations lorsque nous parlerons des élèves qui se préparent aux écoles spéciales.

Voici comment s'exprime M. Maneuvrier :

« La commission considère ce règlement comme
« tout à fait contraire aux exigences d'une bonne
« hygiène. On ne saurait imposer, sans de graves
« inconvénients, à des hommes faits dix et douze
« heures par jour de silence, d'immobilité, d'applica-
« tion intellectuelle, dans un local fermé et insuffisam-
« ment aéré.

« A plus forte raison, doit-on épargner cette con-
« trainte à des enfants, à des adolescents dont les
« organes, en voie de formation et de croissance,
« réclament impérieusement le mouvement, l'exercice
« et le grand air. Et ces exigences ne sont pas seule-
« ment nuisibles, elles sont inutiles.

« En effet, une telle continuité d'efforts intellectuels,
« étant presque impossible, et la somme d'attention
« soutenue dont l'enfant le mieux doué est capable,
« étant fort au dessous de la limite réglementaire; on
« produit la lassitude et l'ennui sans obtenir plus de
« travail utile. Par ces excès, on compromet, en
« quelque sorte, la discipline en la rendant oppressive
« et on justifie la dissipation en la rendant presque
« nécessaire. »

Un maximum, variant suivant l'âge des enfants, de cinq à huit heures par jour de travail devrait être, suivant l'avis de la commission, généralement adopté. La commission n'admettrait qu'avec peine que les candidats aux écoles spéciales dussent fournir neuf heures de travail par jour. Mais nous réservons cette partie de cette question; on se heurte là aux exigences de programmes trop chargés qui ne dépendent pas de l'Université et qu'il ne lui appartient pas de réduire à son gré.

Le tableau suivant met en regard : 1° la situation actuelle; 2° les propositions que M. le Recteur de l'Académie de Paris considère comme pouvant obtenir une adhésion générale dans l'Université; 3° les propositions de la commission,

*TABEAU indiquant le nombre d'heures consacrées
au travail sédentaire.*

INDICATION DES CLASSES	Age moyen	Situation actuelle	Propositions du Recteur	Propositions ds la Commission
	Années	Heures	Heures	Heures
Classes primaires . .	7 et 8	10	6	5
Classes élémentaires.	9 et 10	10	6	6
Classes de grammai- res	11, 12 et 13	10	7	7
Troisième. Seconde. Mathématiques pré- paratoires.	14 et 15	12	8	8
Rhétorique. Philoso- phie. Mathémati- ques élémentaires.	16 et 17	12 13 avec la veillée	9	8
Mathématiques spé- ciales.	18 et 19	12 13 avec la veillée	10	9

La commission plénière, présidée par M. Jules Simon, a repris ses séances le 30 octobre 1890; elle a procédé à l'examen des rapports des sous-commis- sions et elle a adopté les propositions et vœux ci-après

Trouillet.

14

qu'il nous semble intéressant de rapporter, en ce qui concerne le travail sédentaire.

« 1^o *Durée du travail sédentaire.*

« Le travail sédentaire, c'est-à-dire le temps consacré aux classes, études, conférences, interrogations, compositions et au dessin, ne devra pas dépasser au maximum, par jour :

« A. Pour les élèves de 7 à 10 ans (classes primaires et élémentaires de l'enseignement classique et de l'enseignement spécial), six heures.

« B. Pour les élèves de 11, 12 et 13 ans (classes de grammaire et classes correspondantes de l'enseignement spécial), sept heures.

« C. Pour les élèves de 14 à 15 ans (troisième, seconde et classes correspondantes), huit heures.

« D. Pour les élèves de 16 ans et au dessus (rhétorique, philosophie, mathématiques, préparatoires, élémentaires, spéciales), neuf heures.

« 2^o *Durée des classes.*

« A. Pour les élèves de 7 à 10 ans (division primaire et élémentaire), une heure.

« B. Pour toutes les autres catégories d'élèves, une heure et demie.

« C. Une seule exception est faite pour la rhétorique qui durera deux heures.

« 3^o *Durée des études.*

« Les études de trois heures seront admises, mais à

« la condition expresse de les couper par une suspension de travail d'environ quinze minutes.

« Pendant ce temps, les élèves seront autorisés à causer, à quitter leur place et même, si les circonstances s'y prêtent, à aller dans la cour.

« Dans ce cas, on profitera de leur absence pour aérer largement les salles d'études.

« 4° *Veillées facultatives et retenues volontaires.*

« Elles seront abolies. Toutefois, aux approches des concours, les proviseurs pourront les permettre, à titre exceptionnel et temporaire, aux élèves candidats aux grandes écoles.

« 5° *Revision des programmes et conditions d'entrées aux grandes écoles.*

« Des instances seront faites auprès des Ministres de la Guerre et des Travaux publics, afin qu'une commission mixte soit nommée, qui revise les programmes et conditions d'admission aux écoles du gouvernement et les mette en harmonie avec les exigences d'une bonne hygiène scolaire. »

Dans la dernière séance de la commission, quelques modifications ont été apportées dans la fixation du maximum de sédentarité. M. le Ministre, dans sa circulaire en date du 7 juillet 1890 qu'il adresse à M. le Directeur de l'Académie de Paris, fixe le maximum des heures de travail sédentaire à *six heures* dans les classes primaires et la division élémentaire; à *huit*

heures, dans la division de grammaire ; à *dix heures et demie* en été et à *dix heures* en hiver dans la classe supérieure.

M. le Ministre regrette qu'il ne soit pas possible d'introduire les mêmes modifications dans les cours qui préparent aux écoles du gouvernement (École normale supérieure, polytechnique, spéciale militaire, centrale, etc.), mais il estime qu'avant d'apporter un changement à la situation actuelle, il convient d'attendre que les programmes des concours d'admission à ces écoles aient été modifiés.

Toutes ces sages réformes ont été innovées à la rentrée dernière (1891) et nous ne doutons pas qu'elles ne donnent d'excellents résultats.

Ajoutez à ces heureuses modifications des classes bien aérées, des cours vastes et bien ombragées, une nourriture « saine et abondante », pour employer l'expression consacrée, et vous penserez comme nous que le sort de l'écolier s'est singulièrement amélioré depuis quelques années, et que, dans ces véritables palais où des milliers d'enfants reçoivent l'instruction, on serait mal venu à parler de surmenage. Le surmenage existe cependant, et puisque nous avons prononcé ce mot, nous en profiterons pour exposer franchement notre opinion à ce sujet.

Nous ne venons pas le premier parler sur la question, toujours à l'ordre du jour, du *surmenage*. Des flots d'encre ont été répandus à ce sujet, les journaux scolaires, les revues de médecine et la presse quotidienne ont publié un grand nombre d'articles sur ce thème

toujours nouveau. La question en est-elle aujourd'hui plus avancée et les remèdes nombreux que l'on a proposés ont-ils déraciné ce mal que l'on a, à notre avis, exagéré à plaisir ?

Nous croyons, pour notre part, qu'il faut avoir vécu dans les lycées, qu'il faut avoir partagé l'existence de l'écopier pour pouvoir se prononcer en connaissance de cause sur cette question que tant d'écrivains ont abordée sans la connaître à fond.

Certes, nous ne mettons pas en doute la bonne foi, ni les excellentes intentions des hommes qui ont écrit à ce sujet, nous sommes, au contraire, bien convaincu qu'ils ont cherché à être utiles à la jeunesse qui fréquente nos établissements d'instruction et à atténuer autant que possible les inconvénients graves qui pourraient résulter pour elle d'une vie trop sédentaire et d'un travail intellectuel exagéré. Malheureusement, la plupart de ces écrivains ont trop souvent parlé sans se rendre un compte exact de ce qui se passe dans les lycées ; nous ne saurions assez répéter qu'il faut avoir mis la main à la pâte pour traiter cette question du surmenage avec tout le sérieux qu'elle réclame. On voit les choses sous un tout autre angle, quand on ne les apprécie que dans le secret du cabinet, avec tous les préjugés courants en tête, et si l'on voulait aller trop loin dans cette voie, nous croyons que l'on finirait, en voulant trop soigner le corps, par négliger complètement l'esprit.

Les lycées deviendraient alors de véritables gymnases où l'on s'occuperait plus de développer les

muscles que de faire travailler la substance cérébrale. Il faut se garder de tomber dans l'excès, et conserver une juste balance entre les occupations de l'esprit et celles du corps ; *in medio virtus*, disaient les anciens, cette devise devrait être celle de l'Université lorsqu'elle se préoccupe d'innover.

Nous croyons, pour notre part, que les victimes du *soi-disant surmenage* sont bien peu nombreuses dans nos établissements scolaires et que ce sont surtout les rêveurs, les philosophes et les faiseurs de théories qui ont sinon inventé du moins aggravé ce mal.

Demandez à la plupart des chefs d'établissement leur avis sur cette question, nous sommes assuré d'avance que presque tous répondront qu'ils ne connaissent guère le surmenage que de nom.

Sans doute, il y a des élèves qui se surmènent, qui travaillent à l'excès et qui portent ainsi un grave préjudice à leur développement physique, mais est-ce la faute de l'Université, est-ce même la faute des programmes ?

Dans la brochure que nous avons déjà citée : *Extraits des rapports de MM. les Recteurs*, nous relevons l'appréciation suivante de M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, membre de l'Académie française.

Nous ne saurions mieux faire que d'abriter notre opinion sous une pareille autorité.

Voici ses paroles textuelles :

« Y a-t-il surmenage ? Le commun témoignage est « que le surmenage n'existe réellement, par le fait de « la surcharge de l'enseignement, que dans les classes

« préparatoires aux écoles du gouvernement. On
« ajoute que malheureusement la rédaction des pro-
« grammes de ces classes échappe plus que jamais à
« l'Université, qui n'est même pas consultée, lorsqu'il
« s'agit de les modifier.

« A la vérité, les programmes fussent-ils mieux
« digérés et réduits, le surmenage subsisterait par
« suite de l'émulation entre les candidats : c'est le
« commencement de la lutte pour la vie. Les familles
« sont les premières à exciter leurs enfants en vue du
« succès. »

Nous partageons absolument cette manière de voir et nous admettons volontiers qu'il y ait surmenage pour les jeunes gens qui se préparent à des concours sérieux, tels que l'Ecole polytechnique, l'Ecole Saint-Cyr, etc. ; nous croyons, dans tous les cas, que les programmes seuls en sont la cause, et ces programmes, comme le disait le chef respecté de l'Académie de Paris, échappent entièrement à l'autorité universitaire. Réduisez ces programmes, dit-on, et vous ferez disparaître le surmenage, élaguez le plus possible, et vous apporterez ainsi un remède au fléau qui atteint les candidats aux grandes écoles.

Nous avouons, sans difficulté, que les programmes d'admission à ces grandes écoles sont chargés outre mesure et qu'il y aurait, sans nul doute, intérêt à les réduire, mais aura-t-on aussi atteint le but que l'on se proposait ? Nous ne le croyons pas.

On allégera facilement les programmes, mais ce que l'on ne diminuera pas, c'est le nombre toujours

croissant des candidats qui se présentent aux différents concours et surtout aux examens d'admission aux écoles militaires.

Chaque année, ce nombre s'accroît sans que le nombre des places augmente; chaque année, par conséquent, la lutte devient plus vive et les efforts devront être plus grands et plus soutenus de la part des candidats.

Pour abolir le surmenage, il faudrait arriver à une mesure aussi absurde qu'injuste qui consisterait à supprimer les concours.

Et par quoi les remplacerait-on? Qui dit concours, en effet, dit lutte entre un nombre plus ou moins grand d'individus qui poursuivent le même but, et le surmenage naît fatalement de cette constante émulation.

Et d'ailleurs, est-ce que le surmenage n'existe qu'au lycée? Si nous l'osions, nous dirions que c'est au lycée où l'on a le plus de chances de ne pas le trouver. A vrai dire, c'est là qu'il commence, mais il continue en s'accroissant, plus on avance dans la vie.

Dans le monde, il y a deux catégories d'individus, celle qui travaille et celle qui flâne, au lycée, il en est de même.

Dans un excellent article que E. Lepelletier écrivait à propos de la rentrée des classes et dans lequel il abordait la question du surmenage, nous extrayons ce passage qui trouve ici sa place naturelle.

« Il y aurait un livre pathologique et social d'une portée terrible à faire, sur ces invalides du travail intellectuel, sur ces victimes du savoir à outrance,

« sur ces débauchés de la cervelle qui s'épuisent sur
« un livre ouvert comme d'autres sur un corps de
« femme.

« Toutes les passions humaines ont même cours et
« même destin. La fièvre de l'étude est aussi funeste que
« la fièvre de l'or. Le cabinet du penseur, l'atelier de
« l'artiste, le piano du musicien sont des instruments
« aussi dangereux que ces machines qui, chaque jour,
« sous la rougeoyante clarté des fabriques, empoignent
« et mutilent entre leurs crocs de fer l'ouvrier imprudent
« qui s'est laissé saisir.

« Combien, dans notre profession d'écrivain, ont
« épuisé leurs forces et usé leur cerveau dans la tâche
« quotidienne à la fois redoutable et désirée. Combien
« n'ont pas su résister à l'abus de la production.
« L'existence moderne est inexorable. Elle excite, elle
« provoque, elle entraîne. Les chertés de la vie, les
« charges, les obligations imprudemment contractées
« forcent l'écrivain à monnayer chaque jour sa
« cervelle. Etonnez-vous donc si bientôt il se trouve
« appauvri. A plus d'un, en pleine vigueur intellec-
« tuelle, en pleine floraison cérébrale est venue tout à
« coup la sensation d'un souffle desséchant, analogue
« à ces vents d'octobre qui dénudent les forêts et
« balayent par les allées des monceaux de feuilles
« jaunies. On se souvient alors de cette importante
« menace du philosophe allemand : « *Celui qui attelle*
« *Pégase au joug et le presse et le force, s'en*
« *repentira bientôt comme celui qui rend à Vénus un*
« *culte sans mesure.* » Mais qu'y faire ! On est lancé

« sur une pente, il faut la descendre jusqu'au bout,
« jusqu'au trou final.

« Voilà les victimes du surmenage, fléau et châtement
« des grands écoliers qui font le pensum de la vie. »

Les écrivains ne sont pas les seules victimes du surmenage ; si le surmenage intellectuel existe pour les travailleurs de la pensée, il n'existe pas moins pour toutes les classes de la société sous forme de préoccupations financières, morales ou autres.

Allez dire à ce commerçant qui travaille jour et nuit de se croiser les bras et vous verrez ce qu'il vous répondra. Il travaille pour avoir le droit de se reposer un jour ; nos jeunes gens qui ont leur avenir à préparer sont dans la même situation. La lutte pour la vie commence sur les bancs du collège et nous ne sommes pas de ceux qui voudraient essayer de supprimer cette lutte, car c'est par elle que nos jeunes générations se fortifient et s'habituent, pour plus tard, à supporter les misères et les malheurs de l'existence.

Nous allons certainement nous heurter à des opinions tout à fait opposées aux nôtres, et cependant rien ne pourra nous faire varier.

Nous n'avons, bien entendu, en vue que les classes préparatoires aux écoles du gouvernement ; quant aux basses classes on a réduit les programmes autant que possible et l'on a augmenté la durée des récréations et des exercices physiques. Ce n'est donc pas dans ces classes qu'il faut parler de surmenage ; nous serions plutôt porté à croire que l'on a été trop loin dans cette voie et que, comme nous le disait dernièrement un de

nos professeurs les plus distingués, en voulant supprimer le surmenage, on arrive presque au *surmenagement*.

Nous pensons donc que l'Université doit s'efforcer de faire alterner régulièrement les travaux du corps et ceux de l'intelligence et compenser par des exercices bien appropriés, la dépense intellectuelle que tous les élèves sont obligés de s'imposer.

Les établissements où l'on travaille le mieux sont ceux où l'on joue le plus. C'est vrai, et nous ne saurions trop engager les chefs d'établissement à encourager les élèves à bien employer leurs récréations. Il faut que les jeunes gens se donnent du mouvement, il faut qu'ils jouent à des jeux bruyants et fatigants; ils ne doivent pas se contenter de se promener dans les cours, les muscles ne trouvent pas leur compte à ces promenades lentes et silencieuses.

Depuis quelques années un revirement soudain s'est produit dans ce sens, et comme il arrive souvent, dans toute réaction, on a été trop loin. Avec le temps on se mettra au point et l'on donnera aux jeux et aux exercices physiques, la véritable place qu'ils doivent occuper dans nos maisons d'instruction.

Nous sommes naturellement amené à parler des exercices physiques dans les lycées, nous terminerons ce chapitre par quelques considérations à ce sujet.

La commission instituée par l'arrêté du 12 juillet 1888 s'exprimait ainsi à propos de l'éducation physique, nous ne pouvons que nous associer à ces sages conclusions.

« La commission pense qu'en acceptant la charge
« des internats, l'Université s'est imposée l'obligation
« de pourvoir à l'éducation physique des jeunes gens
« qui lui sont confiés comme à leur éducation morale
« et intellectuelle. Aussi bien la culture du corps est
« en relation étroite avec celle du cœur et de l'esprit.
« On a dit, non sans raison, que la base naturelle, la
« première garantie d'une bonne éducation morale,
« c'est une saine et virile éducation physique. Les
« exercices corporels ne servent pas seulement à
« accroître la force musculaire, à entretenir la santé;
« ils peuvent être de véritables leçons pratiques de
« moralité et de virilité; ils ont une valeur pédago-
« gique, une vertu éducatrice incontestable.

« On ne saurait, d'ailleurs, contester leur utilité pour
« les études elles-mêmes; tout travail intellectuel
« exige un effort; l'effort impose une fatigue; la fa-
« tigue sera moindre si le corps est vigoureux et
« dispos. »

La question des exercices physiques ainsi définie ne peut manquer de recevoir l'approbation de tous. Mais il faut se garder de tomber dans l'exagération; l'escrime, l'équitation, la natation, la gymnastique sont nécessaires et ne peuvent que profiter au développement physique de la jeunesse.

Quant au canotage et aux différentes sortes de sport dont certains établissements ont, à notre avis, singulièrement abusé, nous pensons qu'il faut les laisser aux sociétés spéciales et non les acclimater dans les lycées. La gymnastique ne comporte pas ces divers

exercices, qui sont d'ailleurs la source de nouvelles dépenses dont les familles se plaignent déjà très vivement, et qui ne contribuent pas peu à développer chez les jeunes gens des goûts coûteux de plaisir, souvent en désaccord avec leur situation.

L'Université, nous disait dernièrement un père de famille, « nous ruine en fêtes alors que nous avons tant de peine à acquitter les frais de pension de nos enfants ». Cette phrase que nous avons citée à dessein, fait avec beaucoup de bon sens la critique des établissements où l'on introduit à profusion des distractions de toutes sortes, sous prétexte d'hygiène et de bonne discipline.

Nous pensons que les proviseurs des lycées doivent s'occuper avec un soin tout spécial de cette question de la gymnastique et des exercices physiques, et exiger que les élèves suivent régulièrement les leçons des professeurs attachés à l'établissement.

Mais il ne rentre pas dans notre plan de traiter à fond une question qui a été étudiée déjà par tant d'écrivains et d'hygiénistes compétents; nous terminerons ce chapitre par une citation que nous empruntons à M. le docteur Lagrange, et qui exprime exactement notre pensée.

« En hygiène, dit M. le docteur Lagrange, l'exercice « n'est pas un but, mais un moyen. S'il faut que l'enfant marche, coure et saute, ce n'est pas pour lui « apprendre à marcher, à courir, à sauter, ou du « moins, ce ne sont là que des résultats accessoires, « en comparaison de ceux que l'hygiène poursuit.

« L'exercice appliqué à l'enfant n'a même pas pour
« but direct de rendre ses membres plus forts et ses
« mouvements plus adroits. L'hygiène vise plus haut :
« elle cherche à donner à l'enfant une qualité qui doit
« passer avant l'adresse et même avant la force mus-
« culaire, une qualité qui est la base de toutes les
« autres qualités physiques : la santé. Or, la santé
« consiste dans le parfait équilibre des grandes fon-
« ctions vitales.

« Et le but hygiénique de l'exercice est de maintenir
« l'équilibre dans ces grandes fonctions, car elles se
« troublent dès que l'exercice fait défaut. Une méthode
« d'exercice réellement hygiénique ne doit pas viser
« seulement les muscles, mais tous les organes et
« toutes les fonctions du corps.

« Si on étudie un enfant qui souffre d'une vie trop
« sédentaire et de l'immobilité forcée, on est frappé de
« voir que pas une seule région du corps, pas une
« seule fonction de l'organisme n'échappe aux effets
« désastreux du défaut d'exercice.

« L'enfant qui manque d'exercice présente un aspect
« particulier qui peut se caractériser d'un mot, il est
« étiolé.

« Il offre, dans son aspect général et dans son
« attitude, quelque chose qui rappelle l'impression
« produite par une plante dont la vitalité diminue et
« qui languit et s'affaisse faute d'air et de soleil.

« Tous les muscles manquent de force, et il en
« résulte un vice particulier dans la tenue, qui peut aller
« jusqu'à produire de véritables déviations de la taille.

« Les os qui composent la colonne vertébrale
« n'étant plus soutenus assez éuergiquement, glissent
« les uns sur les autres et s'affaissent en avant : le dos
« se voûte. Les omoplates ne sont plus fixées par des
« muscles assez résistants et tendent à se porter en
« dedans : les épaules se voûtent.

« Enfin, les muscles respirateurs ne relèvent plus
« les côtés avec assez d'énergie et la poitrine s'a-
« platit. »

Ce tableau très exact ne s'applique plus, heureuse-
ment, à nos maisons d'enseignement et, en particulier,
au lycée Saint-Louis.

Au lycée Saint-Louis, les élèves, presque tous can-
didats aux écoles du gouvernement, comprennent la
nécessité des exercices physiques qui, du reste, sont
représentés par un coefficient dans le programme
d'admission. Sans donc vouloir donner le lycée Saint-
Louis comme un modèle, nous pensons que les exer-
cices physiques et la gymnastique y occupent une place
suffisante. L'Université ne doit certes pas négliger les
exercices physiques, qui sont réclamés par l'hygiène
la plus élémentaire, mais elle doit se garder avec soin
de l'exagération.

L'excès en toute chose est funeste.





TABLE DES MATIÈRES



	Pages.
PRÉFACE.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAP. I. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.....	10
CHAP. II. — TOPOGRAPHIE DU LYCÉE.....	16
CHAP. III. — INFIRMERIE.....	25
CHAP. IV. — DE L'ALIMENTATION.....	58
CHAP. V. — LES EAUX.....	82
CHAP. VI. — EMPLOI DU TEMPS DES ÉLÈVES. QUESTION DU SURMENAGE. EXERCICES PHYSIQUES.....	99

Vu par le Président de la Thèse,

LABOULBÈNE.

Vu : Le Doyen,
BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

Paris. — Imp. de la Faculté de Médecine, Henri Jouve, 15, rue Racine

